

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 23 JUILLET 1892

No. 5

PROGRAMME

Nous publions aujourd'hui notre premier numéro hebdomadaire, et dorénavant nous aurons chaque semaine le plaisir d'entretenir nos lecteurs, plus régulièrement et plus souvent que par le passé.

Commencée d'une façon bien humble, notre publication a conquis vite une importance et une autorité qui nous ont valu de recevoir des encouragements auxquels nous sommes fiers de rendre hommage.

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas ajouter que notre attitude indépendante nous a attiré des haines féroces, dont nous ne sommes pas moins reconnaissants aux bonnes âmes, qui nous font ainsi une réclame aussi payante que gratuite.

Le CANADA-REVUE, toute fausse modestie à part, a la prétention d'ouvrir une ère nouvelle dans le journalisme canadien : l'ère de la libre parole.

La position financière de notre journal est aujourd'hui, grâce au concours d'amis dévoués et éclairés, en état d'assurer longue vie à notre œuvre, toute de liberté et de progrès.

Pour ce qui est de la partie littéraire, nous pouvons nous vanter que jamais réunion de talents reconnus, d'esprits brillants, d'écrivains accomplis, n'a encore été réunie en faisceau dans une entreprise journalistique.

Qu'on lise la liste de nos collaborateurs, et l'on se convaincra que la rédaction du CANADA-REVUE, bien décidée elle-même à ne pas se ménager, s'est assurée en outre les services exceptionnels de la crème de nos fines plumes : Louis Fréchette, Benj. Sulte, M. Vidal, N. Legendre, Pamphile Lemay, Hon. C. Langelier, Hon. J. E. Robidoux, Hon. G. F. Marchand, Honoré Beaugrand, Léon Ledieu, Ernest

Tremblay, Rémi Tremblay, Mad. R. Dandurand, Delle Marie Beaupré, Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Lemieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky J. Israël Tarte, H. Roulland, Dr. Pavlidès, Marc Sauvalle, et tant d'autres qui ne demandent qu'à s'enrôler dans nos rangs, sont autant de noms qui, dans notre race, personnifient le groupe instruit et progressif.

Le principe bien arrêté de notre journal, — principe auquel la rédaction entend tenir la main — c'est que l'on n'entre pas chez nous comme au moulin. Tout en étant parfaitement disposés à profiter des talents de nouveaux venus ou de jeunes qui aimeraient à faire leur marque, nous exigerons deux choses, et cette exigence, si elle est scrupuleusement observée, suffira pour créer une sélection facile, et décourager les cheveu-légers de la correspondance fantaisiste : aucun article ne paraîtra dans ce journal à moins d'être poli et, surtout, écrit en français.

De plus, nous ne prenons vis-à-vis personne, sauf nos collaborateurs reconnus, aucun engagement de publier ou non les manuscrits qui nous seront adressés. La rédaction restera seule juge, et ce, sans appel, de ce qui doit entrer dans le journal.

Et, maintenant que ces règles de boutique sont posées, rappelons encore brièvement notre programme dont nous ne dévierons sous aucun prétexte, ni sous le coup d'aucune menace.

Nous entendons défendre la nationalité canadienne de toutes nos forces, et revendiquer dans son intégrité tous les privilèges auxquels elle a droit, non-seulement par les traités, mais encore par le nombre. Respectant scrupuleusement, tant qu'elles existeront, les prérogatives de la race qui vit à nos côtés sur ce sol du Canada, nous combat-

trons pied à pied toute tentative d'envahissement ou d'accaparement, mais aussi nous voulons agir dans cette voie d'une façon virile, et non d'après le vieux système mièvre et décrépît, qui préside à nos solennités nationales. Il ne nous suffit pas de voir répéter à nos compatriotes qu'ils sont forts, qu'ils sont vaillants, qu'ils sont très intelligents; nous en avons assez de voir dépenser à chaque Saint-Jean-Baptiste ou couronnement de rosières, des caisses entières de pots de pommade pour lisser l'amour-propre de nos concitoyens. C'est en leur disant la vérité, et toute la vérité, que nous entendons réveiller leur virilité et en faire des citoyens utiles et respectés.

Et dans cet ordre d'idées que l'éducation supérieure et élémentaire attirera spécialement notre attention. Tout est à refaire dans cette matière; notre système pêche de la base au clocher. Le Conseil de l'Instruction Publique est une impuissance qu'il faut supprimer. Un de nos confrères l'appelait l'autre jour "éteignoir à ramifications dont le maître capuchon est à Québec," et ce n'est pas nous qui le contredirons; les livres d'écoles employés pour instruire notre jeunesse sont tous idiots, si innombrable que soit leur liste. Avec dix ouvrages qui seraient les mêmes dans toutes les écoles, et qui vaudraient quelque chose, il y en aurait amplement assez; les parents économiseraient, bon an, mal an, une vingtaine de piastres par enfant; mais cela ne ferait pas l'affaire des frères imprimeurs et des frères relieurs.

C'est ça qui nous est égal!

Ajoutons encore à cet aperçu des vues que nous exposerons la réforme de l'éducation féminine, la création d'une université française laïque et libre, le clergé ayant parfaitement prouvé qu'il ne pouvait pas, ou ne voulait pas, donner la haute éducation qui nous convient.

Ces avantages ne peuvent s'obtenir que par l'accroissement des revenus qui sont à la disposition du gouvernement ou des municipalités pour le fonds d'éducation. Pour obtenir des ressources nous insisterons sur la nécessité, aujourd'hui admise par la presque unanimité de la presse, d'abolir les exemptions de taxe qui, dans une ville comme Montréal, grossissent de 33 par cent la portion à payer par chacun. Inutile d'ailleurs d'insister plus longtemps sur cet article de notre programme, qui est une des principales raisons d'être du CANADA-REVUE.

Les réformes municipales, les questions ouvrières et économiques qui s'y rattachent de si près, occuperont une place importante dans notre travail. Nous en-

tendons faire de ces diverses questions des sujets d'étude sérieux et approfondis.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à faire un profession de foi nationale, politique et religieuse, et la confession sera complète.

Au point de vue national, nous sommes opposés au *statu quo*, c'est-à-dire à la Confédération actuelle, qui n'a rien fait pour nous, nous a bercés de garanties illusoires, et nous mène à grands pas vers l'Union Législative. S'il est possible de songer sérieusement à l'Indépendance, et si l'on nous prouve que nous ne serons pas encore les dupes dans le marché avec les Anglais, c'est bon, nous sommes prêts à essayer; sinon: l'Annexion — et grand train!

En politique, toutes nos sympathies sont libérales, mais nous ne voulons nous inféoder à aucun parti ni à aucune organisation politique. Cette revendication de notre liberté a deux objets: d'abord, de conserver à nos articles et à notre polémique une ampleur qui ne va pas avec les exigences de parti, ensuite de ne pas faire tort à ceux que nous voudrions aider, et qui pourraient être tenus responsables d'opinions dont l'exposé n'est pas leur œuvre.

Pour ce qui est de la religion, nous nous contenterons de suivre notre Saint Père le Pape Léon XIII et d'être orthodoxes, un peu plus que notre Ordinaire, peut-être, mais sûrement beaucoup moins que M. Tardivel.

LA RÉDACTION.

LE SIMULACRE

- (2) Un trône était dressé, et quelqu'un était assis sur ce trône.
- (4) Autour de ce trône il y avait vingt-quatre autres trônes, et je vis sur ces trônes vingt-quatre vieillards assis, vêtus d'habilllements blancs, et qui avaient sur leur tête des couronnes d'or.
- (10) Les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était assis sur le trône, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône en disant:
- (11) "Seigneur, tu es digne de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles subsistent.

(Apocalypse de St. Jean, chap. iv.)

De toutes les cérémonies qui accompagnent l'ouverture du Parlement provincial, aucune ne frappe autant que l'entrée solennelle du Gouverneur dans la salle du Conseil Législatif.

Nos vingt-quatre vénérables, en habits de parade, siègent glorieusement dans cette Chambre Rouge, qui pour le peuple est le sanctuaire de nos droits et de nos libertés, symbolise la défense de nos privilèges, et constitue le boulevard de notre constitution.

Le paysan naïf, le jeune homme convaincu, tous les humbles dont l'esprit n'a pas encore été gâté

par les réalités du présent, se plaisent à contempler ces nobles têtes de vieillards qui ont accepté, pour leur vie durant, l'éclatante mission de sauvegarder le régime responsable, l'héritage inviolable que nos pères nous ont conquis avec le plus pur de leur sang.

Des enthousiastes s'attendraient à voir, dans notre position critique, un vent de révolte faire frémir ces poitrines, lorsque pénètre l'homme qui a osé porter la main sur l'arche sainte de nos lois; mais non, le catarrhe, l'ignoble catarrhe, secoue seul ces poitrines vidées, et c'est avec des gravités de Sphinx, avec le flegme, sans le courage, des sénateurs de la vieille Rome se laissant tirer la barbe sur leurs chaises curules par les barbares envahisseurs, qu'ils attendent le mot d'ordre du roquet qui leur a signifié son bon plaisir.

Un homme vient d'entrer en Louis XIV, botté, éperonné, à grands fracas de clairons et de trompettes, claque en tête, sabre au côté.

Aussitôt tous ces visages pâles s'inclinent jusqu'à terre sans oser lever les yeux.

Et pourtant, l'homme qui vient de prendre place sur le trône n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier.

Hier encore il venait parmi nous en représentant de la Souveraine; il était d'essence royale presque, et ne devait compte de ses actes qu'à Celle dont le sceptre commande aux quatre coins du globe.

Les temps sont changés, et nos lieutenants-gouverneurs ont choisi une autre allégeance. Renonçant à recevoir le mot d'ordre des salons de Rideau Hall, ils s'abaissent à quêter leurs instructions dans les cuisines d'Earncliffe et les bouges orangistes des capitales ontariennes: qu'ils en supportent les conséquences.

Le peuple requiert aujourd'hui les droits que cette dégringolade lui a acquis. On ne démocratise pas en vain les positions jusqu'auxquelles notre œil avait peine à s'élever.

Si c'est le cabinet d'Ottawa qui règle les affaires de Spencer-Wood, le peuple, qui fait et défait les ministères fédéraux, peut prétendre, avec l'hôte du palais gubernatorial, à des privautés que défendait autrefois la sainteté de l'investiture royale.

Mais alors, pourquoi ce bruit, ce fracas, cet avachissement?

A quoi bon ces saluts et ces salamaiecs, puisque c'est un des nôtres qui passe?

Ah! si Drumont, avant d'écrire son chapitre des "Simulacres," eût connu notre Sénat au petit pied, quelles jolies pages il aurait pu sortir de ce cénacle

vide et impuissant, dont la majorité gouvernementale est prête à toutes les besognes lâches.

L'inamovibilité ne remet même pas un peu de nerf dans ces fantoches dégomés et décrépits.

Pourquoi donc couvre-t-on de fleurs le vainqueur?

C'est bien triste à dire, mais relisez un peu l'Apocalypse, et vous trouverez: parceque l'homme qui s'avance au milieu de ces crânes blanchâtres, flétris comme les fleurs au lendemain de l'orage, est celui "qui a tout créé, et que c'est par sa volonté que tout subsiste," même le Conseil Législatif.

La peur d'être ignominieusement chassés fait entonner ces cantiques où l'on retrouve bien l'essence divine de "Nos Chambres Hautes." Au premier siècle de l'ère chrétienne, vingt siècle savant le Vicaire Trudel, Saint-Jean lui-même avait découvert les formules d'aplatissement dans lesquelles se complairaient les défenseurs de notre langue, de nos lois et de notre foi.

Ce qui est haïssable dans cette scandaleuse tenue de notre Sénat provincial, c'est le mensonge, le simulacre, cette *idolâtrie* dont Carlyle donne une définition saisissante: "Les idoles ne sont idolâtriques que lorsqu'elles deviennent douteuses, vides pour le cœur de l'adorateur. C'est l'*insincérité* qui rend les idoles haïssables et les idolâtres odieux. L'homme sincère, honnête, plein de son fétiche, est touchant quand même."

Braves Canadiens qui lirez ceci, songez en vous-mêmes ce qu'est ce Conseil, ce qu'il fait; voyez si tout n'y est pas fausseté, petitesse et grimace, et vous comprendrez toute notre indignation, notre écœurement de la farce sinistre qui se joue sous ces lambris aux tentures écarlates.

Un beau jour, alors, brisant ces idoles, vous vous trouverez en face d'un cadavre qu'on galvanise chaque année pour une mise en scène macabre, et vous vous écrierez avec toute votre foi:

"Il est des morts qu'il faut qu'on tue."

DEMOS.

Nous adressons aujourd'hui des factures d'abonnement à tous nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année, en les priant de nous faire parvenir ce petit montant. Le moyen le plus efficace de montrer l'intérêt que l'on porte à une publication est de payer l'abonnement promptement.

Parmi nos plus florissantes institutions canadiennes de haute finance il faut compter la Banque Jacques-Cartier, dont nous publions, dans cette édition, le compte-rendu de l'exercice financier qui s'est terminé au 1er juin dernier. La sage administration de cette banque et la courtoisie de ses officiers l'ont rendue prospère en quelques années, ainsi qu'il appert par les chiffres du rapport.

USURPATION

Une partie de la session qui vient de se terminer à Québec a été occupée par les allées et venues dans la Vieille Capitale de nos délégués civiques, et aussi d'une association privée qui s'était chargée de représenter les citoyens de Montréal et de solliciter en leur nom une foule de réformes sur lesquelles personne, sauf les membres, n'avait été consulté.

Le développement de notre programme nous amène à parler de ces démarches et à étudier un peu le *status* de ces associations multiples qui reparaissent périodiquement, pour se dévouer au salut de leurs concitoyens et promouvoir leurs petites affaires sur le dos des naïfs qui les écoutent.

Ces associations, ces comités, ces ligues, ces alliances, quelles sont-elles?

Toujours les mêmes, ce sont toujours les mêmes individus qui les composent sous des appellations diverses. De très honnêtes gens, je crois, mais enfin encombrants, assommants, propriétaires sans occupation, rentiers sans emploi, sans cesse prêts à faire ce qu'on ne leur demande pas.

Inutile de citer des noms, tout le monde les connaît et personne ne veut les connaître.

Il ne se crée pas une société de tempérance, de construction ou de navigation; une alliance religieuse ou politique, catholique ou protestante; il ne se pose pas une pierre, il ne se plante pas un arbre, il ne s'inaugure pas un pont; il ne se fait pas un baptême, un mariage ou un enterrement, sans que l'on voie surgir ces deux ou trois petits tailleurs de Tooley street, qui pendant un mois se sont accrochés aux pans d'habit, et ont crachouillé, dans les oreilles des députés provinciaux, pour leur persuader que notre ville était aux mains d'une bande de canailles.

En dehors de tout ce qu'il y a d'anti-patriotique dans cette conduite que nous avons reprochée aux conservateurs lors des élections générales, il règne dans les démarches que nous signalons, et qui sont faites non pas au nom pur et simple de l'Association, mais des citoyens de Montréal, un esprit d'usurpation contre lequel il est temps de s'élever et de protester bien haut.

Nous vivons sous le régime de la majorité, n'en déplaise à beaucoup, et la majorité doit dominer dans notre vie sociale tant qu'un bouleversement, que nous ne voulons pas prévoir, et que nous saurions combattre, n'aura pas renversé l'équilibre au profit d'une caste, d'une classe ou d'un groupe privilégié.

Pour représenter les citoyens de Montréal, il faut l'investiture de la majorité, hors laquelle tout n'est que fausseté et contrebande.

L'Association Immobilière avait-elle reçu mission de solliciter les réformes qu'elle prétendait introduire dans notre charte, pour satisfaire ses rancunes ou favoriser ses spéculations financières? Personne ne serait assez fou pour le soutenir, pas un qui ne sache qu'elle est comme ses sœurs, un receptacle de mécontents jaloux, de candidats toujours aspirants et toujours battus, le dernier refuge des *fruits-secs* de notre politique municipale.

De quel droit envahissent-ils alors les couloirs du Palais Législatif pour faire pièce aux élus du peuple, aux échevins de la cité?

Que ces échevins n'accomplissent pas toujours leur mission avec une intelligence et une sincérité hors ligne; que tous leurs actes ne soient pas marqués au coin du dévouement et du désintéressement le plus pur, cela se peut; mais s'il y a faute, erreur ou omission, c'est à la majorité et non à l'Association Immobilière de le déclarer solennellement dans ses comices annuels.

Si ces messieurs veulent parler haut, qu'ils sollicitent donc loyalement, ouvertement, un mandat, mais qu'ils ne tentent de jouer la partie avec des dés pipés.

Nous avons chaque année des élections; un au moins de ces hommes dont on se plaint si fort se présente dans chaque quartier devant l'électorat, et doit compte de sa conduite. Pourquoi donc ceux qui ont ainsi tant à cœur de se dévouer au bien public n'ont-ils pas le courage de disputer un de ces sièges qui leur fait tant envie lorsque maître *Populus* n'a pas voix au chapitre?

Mais non; des échecs trop fréquents ont depuis longtemps indiqué la tendance bien arrêtée de notre majorité à repousser tous ces utopistes et ces égoïstes. Ils s'en consolent en créant un petit Conseil Modèle, où moyennant une faible rétribution ils s'octroyent sans danger ces honneurs et ces charges que la *vox populi* s'obstine à leur refuser.

Nous regrettons sincèrement que la Législature de Québec, par sa trop grande bienveillance, ait semblé introniser cette petite chapelle où il ne manque que les saints, mais dans laquelle il se trouve assez de malins pour se faire tirer les marrons du feu par leurs collègues plus naïfs et plus convaincus.

Pour nous, nous nions à qui que ce soit le droit de supplanter la majorité et d'usurper les droits et privilèges que le suffrage populaire peut seul conférer.

D'ailleurs, il semble que ce raisonnement ait pénétré dans ces cerveaux turbulents, si nous en jugeons par les efforts qui se sont faits pour maquiller notre charte en matière électorale, et créer un système qui ouvre aux fidèles les portes du conseil hermétiquement fermées sur leurs nez démesurés.

De là à la création d'un électorat privilégié il n'y a qu'un pas. Incapables de se faire élire, les membres de l'Association Immobilière voudraient supprimer les électeurs.

Narvaëz à son lit de mort répondait au prêtre qui lui demandait s'il pardonnait à ses ennemis : "Mais, certainement. D'ailleurs, des ennemis, je n'en ai plus, je les ai tous fait fusiller."

L'Association s'est contentée de demander qu'on enlevât le droit de vote à ceux qu'elle n'aimait pas, et qu'on donnât à ses amis le droit de voter deux fois. En ajoutant à cela une bonne qualification foncière exigible de dix mille dollars, c'est bien le diable, se sont dit ces messieurs, si l'on n'arrive pas à mâter tout ces manants qui ne veulent pas croire à nos vertus.

Ils sont tout-à-fait convaincus, ces messieurs de l'Association Immobilière ! C'est avec la meilleure foi du monde qu'ils s'écrient : "*c'est nous qui sont les honnêtes gens,*" et qu'ils tapent à tour de bras sur le locataire en attendant qu'ils le foudroyent de papier timbré.

Lorsqu'un des oracles du cénacle lance le mot magique "propriétaire," toutes les bouches s'élargissent et toutes les bedaines tressautent ; quant au pauvre locataire "voilà l'ennemi !" Si son nom est imprudemment lancé par un novice non encore initié, tous les visages se renfrognent, et l'on glisse sans appuyer sur ce sujet pénible.

La thèse favorite de l'Association Immobilière, sa thèse immuable, c'est que le propriétaire est la bête de somme, le bouc émissaire de la taxation municipale.

Tous et chacun des membres en particulier est intimement persuadé qu'il sort de sa poche les trois millions du trésor civique.

On a beau leur dire que si la taxe augmente de dix dollars, les loyers s'élèvent par enchantement de vingt piastres, que solde le locataire ; c'est peine perdue de leur rappeler encore que si le pauvre Baptiste, qui n'est pas *proprio*, ne paye pas les taxes, son seigneur et maître le collera sur le carreau, lui et les siens, jusqu'à extinction de chaleur naturelle et désintéressement complet des exigences du fisc ; autant vaudrait leur arracher leurs derniers cheveux que de leur faire admettre que le

propriétaire est simplement le canal par lequel l'argent arrive au coffre public ; à ce travail nous userions les vestiges du latin dont furent farcies nos jeunes années

Le propriétaire est *tabou*, c'est lui-même qui le déclare !

Dans la Nouvelle Zélande, lorsqu'un lieu, un individu, un être ou une chose est déclarée *tabou* par un prêtre moricaud quelconque, c'est un crime, un sacrilège punissable de mort que de s'en approcher et d'y porter la main.

L'Association Immobilière doit avoir emprunté sa civilisation à ces peuplades primitives, mais elle n'est pas du goût des canayens, qui sont bien disposés à ne laisser s'établir parmi eux ni caste ni *parias*.

Les locataires sont le nombre, ils sont la majorité.

Jamais ils n'ont réclamé de privilèges spéciaux, mais jamais non plus ils ne permettront qu'on les mette ainsi hors la loi.

Toute législation sectionnelle est odieuse, celle-ci plus que toute autre, puisqu'elle aurait pour objet de dépouiller trente mille citoyens au bénéfice de dix mille privilégiés.

Et pendant que ces messieurs protestent de leur dévouement à la cité, et réclament une protection plus efficace, pourquoi ne poussent-ils pas leurs principes jusqu'à leur limite rigoureuse.

Pourquoi ne pas user de leur influence pour faire abolir ces exemptions de taxe contre lesquelles ils protestent en secret.

L'Association Immobilière a tenu le 30 Juin sa réunion, et si nous en croyons le rapport qui a été lu par le secrétaire les 10 millions de propriétés exemptés de taxe s'éleveraient en réalité à 50 millions.

Un de nos amis qui assistait à la réunion nous a même dit qu'en lisant ces mots ; les *propriétés exemptes de taxes sont évaluées à 10 millions* le secrétaire a ajouté : *et leur valeur réelle est de 50 millions.*

Un sourire de douce crédulité a illuminé tous les visages à l'audition de cette saillie.

Mais alors pourquoi ne pas être logiques, messieurs de l'Association ; pourquoi vous en prendre aux locataires et ne pas nous aider à supprimer ces monstrueux privilèges derrière lesquels se cache une exploitation systématique de l'artisan, à quel degré de la fortune qu'il soit parvenu.

Voilà où est la clef de la situation, c'est de là que doit venir le dégrèvement pour tous ceux qu'écrase la taxe.

C'est là qu'il faut s'unir pour porter un coup

sévère et non pas s'attarder à soulever des conflits de situation sociale qui ne peuvent amener aucun résultat financier ni pratique.

Souhaitons que des idées plus saines prévau- dront au sein de l'Association Immobilière à laquelle nous ne voulons que du bien tant qu'elle ne nous voudra pas de mal.

Mais surtout qu'on n'oublie pas ceci :

Il y a quelque chose de plus dangereux que le socialisme d'en bas, c'est le socialisme d'en haut.

CIVIS.

ESPRIT PUBLIC

" *Qu'est-ce que vous voulez, il n'y a pas d'esprit public dans notre population Canadienne.*" C'est ainsi que s'exclament invariablement nos Joseph Prud'homme lorsqu'ils passent en revue les révélations scandaleuses que provoquent nos mœurs politiques, et constatent le peu d'effet qu'elles ont sur le vote populaire.

Mais c'est vite dit, cela : Pas d'esprit public !

Soyons donc une fois de bon compte, et avouons-le franchement : l'esprit public n'est pas un don naturel, c'est un produit de l'éducation, de l'instruction qui s'ac- quiette sous l'empire d'une orientation sage des instincts sociaux de l'individu. Si l'esprit public fait défaut dans une population, les responsables sont les classes dirigeantes qui avaient mission de le faire naître ou de le développer mais qui ont failli à la tâche. Voilà la vérité.

L'influence des milieux agit en maître sur ce sentiment complexe fait de patriotisme et de dévouement, de désin- téressement et de sacrifices, et peut le créer et le maintenir comme elle peut l'éteindre et l'étouffer.

Dans quelle position se trouve notre électorat, dans quel milieu vit-il, pourqu'on puisse faire un crime à un pauvre habitant illettré, de ne pas pratiquer des vertus dont les hautes couches elles-mêmes semblent ne pas soupçonner l'existence, et dont la pratique paraît être lettre morte ?

Nous venons, il y a quelque temps, d'avoir un douloureux exemple de la façon dont les meneurs d'hommes compren- nent leur devoir — un exemple qui nous autorise à dire que le peuple est loin d'être le seul coupable ; et certes, il vaudrait infiniment mieux réserver nos pathétiques lamentations pour des cas plus graves où le blâme retombe justement sur ceux qui avaient accepté la tâche d'être les guides et les régenteurs des faibles et des ignorants.

Les journaux ont tous publié, lors de l'élection de l'As- somption, une lettre qu'écrivait un de nos bons curés à son paroissien, pour lui donner des conseils électoraux.

Le cas est d'autant intéressant que le curé en question est l'abbé Proulx, recteur de notre plus grand établisse- ment d'éducation, l'Université Laval, et que le paroissien est M. Gauthier, ancien député et candidat du comté.

Or, cette lettre contient, au milieu d'une foule de divagations oiseuses, comme l'auteur peut seul en conce-

voir, l'exposé de principes suivant que nous dénonçons comme attentatoire à la morale, à l'honnêteté, à l'esprit public.

Voici le passage en question :

Si vous voulez dorénavant consacrer tout votre temps aux soins d'un commerce qui devient chaque jour plus étendu, l'occasion pour vous est belle de résigner. Vous rendriez un service signalé à vos co-paroissiens.

Je n'ai pas parlé des débetures au gouvernement, dans ce sens. Je ne pouvais ni ne voulais le faire. Mais, enfin, la pratique que vous avez des choses de ce monde fait que *vous n'êtes pas sans savoir qu'un ami est toujours plus apte qu'un adversaire à défendre notre cause et à faire valoir nos raisons.* Si, par un pas habile et désintéressé, vous pouviez mettre une dernière main à l'œuvre que vous avez si bien commencée, et qui est en réalité selon moi véritablement terminée, je n'hésite pas à proclamer hautement que vous auriez droit à la recon- naissance de tous les citoyens de la paroisse de St-Lin et de la ville des Laurentides.

Deux mots d'explication sont nécessaires pour bien comprendre tout ce que contient cette proposition.

La municipalité de St. Lin est en procès depuis plusieurs années, par suite de la vente du chemin de fer des Laurentides, et a encouru des dépenses considérables dans le litige. En 1890, M. Gauthier avait obtenu du gouverne- ment Mercier l'octroi d'une somme de \$15,000 pour sub- venir aux frais du procès, la somme a été votée à cette époque, mais, depuis, le cabinet national est tombé avant que la somme fût payée.

Lorsque le siège de l'Assomption est devenu vacant par suite de l'invalidation de l'élection de M. Gauthier, le gouvernement Abbott s'est mis en rapport avec le gouver- nement de Boucherville pour employer la somme votée à assurer l'élection d'un conservateur dans le comté, et en écarter M. Gauthier.

Mais il fallait un instrument, un entremetteur pour faire la transaction. On l'a trouvé : où ? Dans les classes dirigeantes, dans un des primats du clergé.

C'est de Québec même que le pasteur des âmes a écrit à M. Gauthier de se retirer s'il ne voulait pas que sa paroisse fut privée du bonus.

Tandis que les évêques lancent des mandements, et décrètent un péché mortel de faire payer \$2 un tour de voiture pour conduire un voteur au poll, nos dignitaires ecclésiastiques conseillent fortement à un comté d'accepter \$15,000 pour élire un conservateur au moment où les scandales les plus épouvantables pullulent dans les cham- bres d'Ottawa, où des attentats sans nombre se perpètrent contre notre langue, nos lois, notre religion ; au moment où il faudrait plus que jamais une opposition forte, libre et indépendante.

Et l'on s'étonne après cela qu'il n'y ait pas d'esprit public, qu'il n'y ait que vente et échat, que marchandage et maquignonnage.

Où le prendraient-ils, l'esprit public, ces gens là ?

Est-ce dans les collèges : vous voyez à cet égard les idées du recteur.

Est-ce à l'église : vous voyez les idées du curé.

Comment : nous sommes dans une position plus que précaire, insoutenable. Notre magistrature est flétrie ; nos hommes politiques sont tarés ; notre langue est bannie ; notre religion persécutée ; notre race avilie ; nos frères chassés ; nos ressources épuisées ; et le spectacle de tant de

ruines ne donne même pas un peu de cœur à ceux qui ont mission d'instruire le peuple, à ceux qui ont la direction de notre jeunesse.

Dans un moment aussi solennel, l'égoïsme triomphant s'écrie : " laissons faire, et sauvons la caisse."

Il est joli, l'esprit public de M. le Recteur ! autant que sa morale.

Avons-nous le droit, lorsque l'exemple vient de si haut, de fulminer contre le j'menfichisme de nos compatriotes ?

LES LOTERIES

Le Sénat vient de se rappeler à l'attention du monde politique et du public en général par un acte de courage : la suppression des loteries ou plutôt de la Loterie de la Province de Québec, la seule qui eut subsisté par faveur spéciale au bill radical de Sir John Thompson.

Cette faveur spéciale dont il est facile de connaître les motifs, maintenant que l'on sait que le personnel libéral de la Loterie a été balayé le lendemain de la chute de M. Mercier, pour faire place à tout un cercle nouveau d'amis du pouvoir à Ottawa comme à Québec, n'a pas été du goût de tout le monde.

Une foule de gens bien pensant ont considéré comme une nouvelle injure cette exception faite de la part du gouvernement Abbott pour la Province de Québec dans une loi de sûreté générale, et compris que si la loterie est néfaste pour les autres provinces, si ses effets sont démoralisants, négliger de nous accorder la protection de la loi est une insulte ou un outrage ; c'est rabaisser notre province, humilier notre population que de la croire capable de maintenir dans son sein une institution rejetée des autres provinces. La loterie avait fait de la Louisiane, province française, un objet de honte pour la confédération américaine : le but de Sir Abbott était de faire de Québec une autre Louisiane.

Que les fortunes scandaleuses qui ont été réalisées à même les produits de ces billets bleus, jaunes et verts, qui représentaient autant de morceaux de pain ou de livres de viande enlevés aux humbles logis du prolétaire soient légères à ceux qui les ont amassées.

Pour nous, nous préférons remercier ceux qui ont débarrassé notre province de ce chancre rongeur, féliciter MM. Athanase Branchaud, C.R ; Lucien Huot, Louis Allard, Henri Archambault et J. Emile Vanier, l'un des directeurs du CANADA-REVUE, qui se sont rendus à Ottawa pour obtenir cet heureux résultat.

Une circulaire a été distribuée à profusion par toute la ville, pour démontrer que la taxe scolaire était moins élevée à Montréal que dans d'autres villes du continent. Cependant on a oublié de nous dire que dans ces autres villes les parents ne sont pas obligés de payer une taxe directe de tant par mois pour chaque élève qui fréquente les écoles ; que cette taxe est bien et dûment perçue d'avance tous les mois, et que l'éducation, *qu'on ne nous donne pas*, est, en définitive, deux fois plus chère qu'ailleurs. Il est probable que c'est un oubli des commissaires.

JOHN McINTOSH, Jr

Personne ne devinerait en lisant le nom qui figure en tête de cet article que c'est là le commissaire qui va aller à Chicago représenter les Canadiens-Français de la Province de Québec. C'est pourtant la réalité pure et simple.

A quel degré d'aplatissement sommes-nous donc enfin arrivés si pas un des sept ministres qui sont censés nous représenter à Québec n'a eu le cœur d'arrêter la main sacrilège qui étend un nom français au bas de cette proclamation ?

Comment, voici un peuple de vaincus, — non, de cédés — qui travaille un siècle et quart pour reprendre sa place au soleil. Par son activité, son énergie, ses vertus prolifiques, ce peuple est devenu aujourd'hui une nation, commande la majorité dans sa province, envahit les provinces voisines et fait tache d'huile sur toute l'étendue septentrionale de la carte des États-Unis ; et le jour où son Parlement, un parlement français, doit choisir un homme pour le représenter au concert de toutes les races du continent américain et du monde entier, c'est un Anglais qu'on choisit, les vainqueurs d'hier décernent leurs hommages au vaincu de demain !

Chez ces hommes de marbre pas une fibre n'a bougé en face de tant d'ignominie et d'abaissement abject.

Il ne doit pas en être de même de la part des canadiens français qui se respectent.

Nous n'avons qu'un conseil à leur donner, c'est de méconnaître le titre que John McIntosh, Jr., a arraché à la désespérante, à l'éccœurante faiblesse, pour ne pas dire à la trahison du ministère de Boucherville.

Qu'ils organisent un syndicat, qu'ils choisissent un des leurs, qu'ils prennent plutôt comme représentant un américain de Chicago, mais qu'ils ne sanctionnent pas, même par une complaisance tacite, la lâcheté commise à Québec.

Ce n'est pas la personnalité du commissaire qui est en jeu, c'est l'honneur national.

Trêve aux concessions.

Naturellement, la presse conservatrice approuve la nomination de M. McIntosh comme représentant de la province de Québec à l'exposition de Chicago, et accuse ceux qui condamnent cette indignité de faire preuve de fanatisme. Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* termine ainsi un article sur ce sujet :

Il est bon de maintenir les droits de sa race, mais il est très dangereux de pousser ce zèle jusqu'au fanatisme.

Demander que le Canada français soit représenté par un Canadien-français, c'est pousser le zèle jusqu'au fanatisme ! Voilà à quel incroyable abaissement conduit l'esprit de parti ! Hélas ! Hélas ! — *La Vérité*.

Pour une fois nous sommes d'accord avec M. Tardivel. C'est esbrouffant.

Certain journal réac. demande que l'indemnité accordée à nos législateurs provinciaux soit maintenue à \$800. C'est de l'économie à rebours.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA-REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

COLLABORATION : L. Fréchette, Ernest Tremblay, B. Sulte, M. Vidal
Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. Charles Langelier
Rémi Tremblay, Madame Danduraud, Belle Marie Beaupré,
Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Le-
mieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky, Hon. J. E.
Robitoux, J. Israël Tarte, H. Roulland, Tr. Pavlidès.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du nu-
méro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324.

Téléphone Fell 6826.

REFLET D'ANTAN

Le beau soir ! le beau soir ! Comme des oriflammes
Les nuages du nord, tout imprégnés de flammes,
Au-dessus de nos monts avaient longtemps flotté,
Et l'homme, tout rempli de soins, avait trotté
Comme l'insecte vif sur les routes diverses.
Plus de taches au ciel d'azur, plus d'averses.
Le soleil avait lui comme un riche ostensor,
La brise avait soufflé...Le beau soir ! le beau soir !

C'était la fenaison. C'était une féerie !
Sous la tiède buée et les fleurs la prairie
Semblait un large autel où brûlent les encens.
De toute part montaient de suaves accents.
Le robuste faucheur, portant sur son épaule
La faux d'acier luisant et la fourche de saule,
Dès l'aube était sorti de son humble maison.
La lumière pleuvait...C'était la fenaison !

Comme des vagues d'or sur le bord d'une grève
S'alignaient les ondains encor moites de sève,
Et les prés ressemblaient à notre fleuve vert
Quand, sous les vents de l'est, son flot s'est entr'ouvert.
On avait entendu les stridentes cigales ;
La faux avait sonné dans les herbes égales ;
Mainte aile avait frémi. Dans l'agreste décor
Des voix avaient chanté comme des vagues d'or.

Sur les pas des faucheurs, toute la matinée,
Les bras nus au soleil, la joue illuminée,
Des filles, jupons courts, larges et blancs chapeaux,
Avaient fané le foin odorant. Les troupeaux

Ruminaient, bien repus, dans l'herbe et la rosée.
L'après-midi, la faux, un moment reposée,
Avait repris sa tâche en jetant des blancheurs,
Comme les vers luisants, sur les pas des faucheurs.

Le soir était venu. Les pesantes voitures
Traversant les fossés, effleurant les clôtures,
Se rendaient à la grange avec le nouveau foin.
Le conducteur criait ; on l'entendait de loin.
Un arôme enivrant montait sur son passage.
Les fillettes rentraient. Chacune à son corsage
Avait mis une fleur dérobée au pré nu.
Une étoile brilla, le soir était venu.

Mon cœur se réveillait. Seul, assis à ma porte,
Je m'enivrais des bruits que le soir nous apporte.
Tout à coup, comme un chant de luth monte une voix.
Un charriot venait, noir dans l'ombre. Je vois
Sur le foin arrangé comme un grand nid de mousse,
Une enfant du hameau...C'est loin, mais rien n'émousse
Le doux émoi d'alors. Son œil noir pétillait.
Trop vite elle passa...Mon cœur se réveillait !

PAMPHILE LEMAY.

ORIGINAUX ET DÉTRAQUES

TYPES QUÉBÉCOIS *

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que nous
avons conclu un arrangement avec notre distingué collaborateur, M.
Louis Fréchette, par lequel nous sommes autorisés à publier la série
de monographies de types Québécois que notre éminent littérateur a
l'intention de livrer à la publicité. Cette série est tout simplement
l'histoire d'une quinzaine de types curieux ou extraordinaires qui ont
fait tour à tour l'amusement de Québec et de ses environs. Lors du
jubilé organisé au Cabinet de Lecture par M. l'abbé Béland, M.
Fréchette a lu à l'auditoire deux de ces compositions qui ont été fort
admirees

Ces types sont : — *Oncle*, — *Grelot*, — *Dupil*, — *Cotton*, — *Gros-
perrin*, — *Cardinal*, — *Drap au*, — *Guénard*, — *Chouinard*, — *Pa-
trioté*, — *Poulette*, — et *Marcel Aubin*.

Nous avons publié la monographie de *Cardinal* dans la livraison de
décembre 1891 du CANADA-REVUE.

ONEILLE

I

Pourquoi, lorsqu'on parle de Québec, est-on tou-
jours porté à dire : "la bonne vieille ville" ?

Cela n'est certainement pas dû à ses traditions
guerrières et chevaleresques, ni à l'aspect grandiose
de son site presque sans rival au monde, — pas
plus qu'à la physionomie quelque peu rébarbative
que lui prêtent sa menaçante citadelle et sa longue
ceinture de canons accroupis comme des dogues.

Cela n'est pas dû non plus à ses ruelles étroites
et tortueuses, où les trottoirs ont l'air de se tasser
le long des murailles pour laisser passer les pié-
tons sur la chaussée.

Non ; ce titre de "bonne vieille ville", qui

* Reproduction interdite.

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

No. 1.

PREMIERE PARTIE

I

Par une brumeuse et froide matinée de décembre, dans le salon d'une riante bastide de la route de la Seyne, aux portes de Toulon, devant un grand feu, étaient groupés, causant et fumant, sept hommes, dont le plus âgé n'avait pas dépassé la quarantaine. Une table à jeu, sur laquelle les cartes et les jetons attendaient la reprise de la partie, venait d'être abandonnée. Midi sonnait, et le maître de la maison, médecin principal de la marine, laissant pour un instant ses hôtes à eux-mêmes, était allé voir si le déjeuner s'apprêtait. Le soleil se montrait timidement au dehors, et des flocons de neige voltigeaient dans l'air, chassés par un âpre mistral qui couchait les tiges flexibles des tamaris, sifflait dans les mimosas et les oliviers, et tendait douloureusement les nerfs des habitants de la Provence. Un jeune homme, portant l'uniforme de lieutenant de vaisseau, debout devant une fenêtre, tambourinait machinalement sur les vitres, en regardant dans le jardin.

— Eh bien ! Listel, qu'est-ce que vous voyez ? demanda un de ceux qui fumaient, en lançant dans le feu sa cigarette éteinte.

— Rien du tout, cher ami.

— Alors, à quoi pensez-vous ?

— A rien du tout.

— C'est le commencement du bonheur. Moi j'ai faim.

— Vous allez être satisfait. Houchard est allé jeter un coup d'œil sur le fourneau et donner quelques suprêmes conseils à son corçon bleu.

— Il paraît que c'est aujourd'hui qu'on déguste la fameuse bouillabaisse de turbots et de homards.

— Roubion n'a qu'à bien se tenir !

— Vous savez qu'il prétend que la bouillabaisse n'est bonne qu'avec du rouget, du loup et de la racasse.

— Il ne sait pas ce qu'il dit ! s'écria un gros homme tout rond, qui, en ouvrant la porte, laissa pénétrer une appétissante odeur de cuisine.

— Houchard, tu me rappelles les dieux de la mythologie, qui s'avançaient enveloppés d'un parfum d'ambrosie... Toi tu sens la truffe, ami : c'est d'un bien bon augure !

— Vous en avez, cuites au vin de Champagne ! Mais pour en revenir aux théories de Roubion...

— N'y reviens pas... Nous sommes sûrs de ta victoire... Rien de culinaire, chez toi, ne peut être inférieur. Tu étais né cuisinier. Et si tu n'avais pas été destiné par ta famille à soigner la santé de tes semblables, tu aurais été porté par ta vocation à la leur détruire à force de mets succulents !

— Plaisante, va. J'aurai ma revanche tout à l'heure, avec un certain poulet à la provençale et un pilaw...

— Tais-toi, ou je n'aurai pas la force d'attendre une seconde de plus.

— Il faut cependant encore un quart d'heure de patience... Du reste, tout notre monde n'est pas arrivé.

— Quelle chienne de saison ! dit un des convives, qui avait remplacé le lieutenant Listel à la fenêtre. Voilà que le temps tourne tout à fait à la neige.

Le ciel s'était soudain assombri, et les flocons, plus pressés, tombaient droits et lourds dans l'air glacé. Le jardin, en quelques minutes, était devenu tout blanc, et un silence étouffé s'étendait au dehors.

— Et il y a des malades qui viennent de Paris tout exprès pour grelotter ici.

— C'est une succursale du pôle Nord !

La porte du salon, en s'ouvrant, interrompit les imprécations. Sur le seuil, retenant le battant, comme pour empêcher de voir dans l'antichambre, se montrait un grand garçon d'une trentaine d'années, à la figure encadrée de favoris blonds, aux yeux gris, à la bouche ricuse, dont la mise très élégante trahissait cependant, par d'infinites petits détails, l'officier habillé en bourgeois.

— Tiens ! C'est Burel... Allons, lambin, tu as failli te faire attendre.

— J'ai une excuse... Devinez qui je vous amène ?

— Si c'est le beau temps, qu'il soit le bienvenu.

— C'est mieux ! Car le beau temps, au premier jour, va revenir. Le ciel de Provence ne boude pas longtemps. Et l'ami que j'ai là, vous n'étiez pas sûrs de le revoir.

— Qui est-ce donc ? Ne nous fais pas languir, dit le lieutenant, avec une tranquille indifférence.

— Regardez.

Le nouvel arrivant ouvrit largement la porte et, s'effaçant, fit passer devant lui un homme de moyenne taille, vêtu de son caban d'ordonnance, le visage bruni par le hâle et maigri par les fatigues. En un instant la scène changea. Le docteur s'élança de son fauteuil, chacun se leva, et, avec une expression de joyeux étonnement, ce nom sortit de toutes les bouches :

— Ploërné !

— Oui, mes amis, Ploërné, que je viens de cueillir, tout à l'heure, sur le seuil de la préfecture maritime, et que je vous amène pour déjeuner, si toutefois vous voulez de lui comme convive.

— Voilà une question !

— Et d'où arrivez-vous, cher ami ?

— Depuis combien de temps est-tu à Toulon ?

— Est-ce que tu rentres pour tout à fait ?

— Es-tu en bonne santé ?

Toutes ces questions s'étaient croisées autour du jeune homme. Lui restait au milieu du salon, un peu étourdi, souriant, l'air doux, sans songer à ôter son lourd manteau. Mais ses amis déjà s'empresaient et, pendant qu'il répondait avec calme, lui enlevaient sa casquette, son caban, son sabre, et le laissaient près de la cheminée, en tenue, ainsi qu'il avait dû s'habiller pour se présenter devant le grand chef, les regardant tous de ses yeux attendris.

— Oui, je suis en bonne santé, quoique je revienne de là bas avec un congé de convalescence. Je suis depuis ce matin à Toulon, débarqué de la *Provence*, paquebot des messageries orientales qui arrive directement de Shang-Haï. Et je rentre pour tout à fait.

— Et tu as laissé les camarades en bon état ?

— Pas en trop bon état. Le service a été dur et la campagne mauvaise. Nous avons perdu beaucoup de monde.

— Étiez-vous avec Marchand ?

— Oui ; mort du choléra à Formose.

— Et Briquerville ?

— Tué à Fou Tchéou.

— Et Darner ?

— Mort du typhus à Hanoï.

— Et Serrurier et Bouet ?...

— Morts !

Les voix tombèrent. Nul n'osait plus interroger ce revenant du pays des deuils. Il semblait que la funèbre mention : "mort," devait suivre chaque nom prononcé. Tous ces braves gens, habitués pourtant au danger, groupés autour de Ploërné, le regardaient avec une curiosité effrayée.

— Eh mais ! vieux, tu nous arrives avec les cinq galons ! s'écria le lieutenant Listel.

— Oui, dit Ploërné. Et, baissant la voix comme s'il eut craint de blesser ceux de ses camarades dont il venait de dépasser le grade ; c'est à la suite de ma blessure que j'ai été proposé par l'amiral, et nommé.

A ces mots : "l'amiral," il y eut un grand silence, et tous les fronts s'assombrirent.

— Tu étais avec lui, Ploërné ?

— Oui, il m'avait pris comme officier d'ordonnance, en remplacement de Desvarenes.

— Étais-tu présent quand il est mort ?

— Oui. J'étais remis de ma blessure et rentré à bord. Il s'est éteint dans mes bras.

— Ce qu'il a fait avec la flotte a été admirable, n'est-ce pas ?

— Oui, messieurs. C'était un chef de premier ordre. Tout le monde avait en lui une confiance inébranlable. Il aurait dit aux hommes : Nous allons prendre le ciel à l'abordage. Ils auraient répondu : A Dieu vat. Et ils auraient marché. Avec lui rien n'était impossible, il savait vouloir vaincre. La marine, en lui, a fait une perte inestimable.

— Et toi tu as perdu un bon patron.

— Hélas ! messieurs, pour moi le tort matériel subi est peu de chose, comparé au tort moral, et cet homme excellent manquera plus à mon affection qu'à mon ambition, car je quitte le service... Si je vous ai dit tout à l'heure que je rentrais pour tout à fait, c'est que je donne ma démission.

— Comment ! Mais tu es Ju ! A trente-deux ans, avec ton grade et tes états de service ?... Tu aurais les étoiles à quarante-cinq ans... Et tu renonces à un pareil avenir ?

— Oui, mes amis, dit Ploërné, avec sa douce fermeté ; je renonce à tout ce que la vie me promettait de glorieux... Et le sacrifice que je fais m'est facile, car en échange je suis assuré du bonheur.

— Ah ! Mon gaillard, s'écria Listel, tu vas te marier ? Ce n'est que pour une femme qu'un marin tel que toi abandonne la mer... Si tu es amoureux, tu as raison... Notre carrière est exigeante, il faut s'y consacrer tout entier ; et le marin qui, par un gros temps ou en face de l'ennemi, a une autre préoccupation, un autre souci, que le salut du bâtiment qu'il conduit et de l'équipage qu'il commande, sent son cœur hésitant et son âme troublée. Notre cœur à nous autres doit battre dans les flancs mêmes de notre navire, ou bien nous sommes de mauvais chefs. Tu as raison, Ploërné, de ne pas te partager entre deux maîtresses. Mais il faut que celle à qui tu donnes cette preuve de tendresse soit bien belle, car tu aimais la mer !

— Oui, elle est belle, et vaut le renoncement que je fais pour elle. Et quand vous la connaîtrez, vous serez d'avis qu'avec ces airs de me sacrifier, je donne peu, pour recevoir beaucoup.

— Voilà qui est à merveille, tu es content de ton sort, et c'est chose assez rare pour qu'on l'admire,

— Mais, mes chers amis, intervint le docteur, il me semble que, dans l'entraînement de cette heureuse reconnaissance, nous oublions l'objet de cette réunion qui est de déjeuner.

— Ah ! Voilà bien le matérialisme de ces médecins ! Quand nous sommes tout cœur, venir nous rappeler notre estomac.

— Au fait, il est midi et demie... Qui attend-on encore ?

— Eh ! Le marquis Girani.

— Il se sera oublié à Monte-Carlo, et ne sera pas rentré hier.

— Mettons-nous toujours à table... S'il doit venir, cela le fera arriver.

Houchard sonna et, à son domestique qui parut, dit :

— Servez.

Dans un amical désordre, les convives se dirigèrent vers la salle à manger. C'était un fin gourmet que leur hôte. Rien qu'à l'ordonnance de la table, il était facile de le deviner. Devant chaque couvert, un assortiment de verres, de toutes les tailles et de toutes les formes, s'étagait, depuis le petit verre pour le château-yquem, jusqu'à la longue flûte pour le champagne, en passant par le demi-verre pour le bourgogne, pour rejoindre le verre teinté de jaune pour le vin du Rhin. La nappe, quoiqu'on fut en hiver, était couverte de fleurs. Mais les fleurs ne poussent-elles pas sous la neige dans ce fortuné pays de Provence ? De belles écrevisses en buisson faisaient pendant à un formidable pâté de foies gras. Et le caviar alternait avec les crevettes roses.

Le soleil, perçant entre deux nuages, laissait tomber un rayon sur les cristaux, sur l'argenterie et leur donnait un éclat joyeux. Tout était soigné, aimable et tentant, fait pour le plaisir des yeux et le régal des lèvres.

— Allons, messieurs, prenez place, dit l'hôte avec une imposante solennité, nous allons entrer en séance, et au diable les retardataires !

— Il n'y en a pas, répondit une voix sonore.

Et un homme jeune, élégant et vif, entra en riant dans la salle à manger.

— Ah ! Girani, vous voilà. A la bonne heure ! Serrez la main de ces messieurs et asseyez-vous. Trop de politesses nous retarderaient. Je vous présente seulement notre camarade M. de Ploërné. Cher ami, le marquis Girani... Là, maintenant plus de cérémonies... Soyons tout à la dégustation.

Le nouveau venu s'était gracieusement incliné, et avait pris place entre le docteur et le lieutenant Listel. Ploërné, assis à l'autre extrémité de la table, regardait l'Italien avec curiosité. C'était le seul des convives qu'il ne connaît pas. C'était le seul civil parmi tous les militaires réunis dans la salle à manger. C'était le seul étranger parmi ces Français. Au premier abord, la présence du jeune homme déplut au commandant. Il trouva anormale cette camaraderie si étroite de ses amis avec le marquis. Celui-ci, quoiqu'il eût, à deux reprises, rencontré les yeux de Ploërné fixés sur lui, ne paraissait pas attacher la moindre importance à l'inspection qu'il subissait. Très à l'aise, très gai, très familier, agréable et complaisant convive, il mangeait de belle humeur, et riait, avec une charmante facilité, de ce que disaient ses compagnons et de ce qu'il disait lui-même. Il était fort joli garçon, avec un teint olivâtre, des yeux bruns, trop langoureux pour un visage d'homme, des moustaches frisées et des dents blanches. Son front hardi, couronné de cheveux noirs crépus, relevait ce qu'il y avait d'un peu efféminé dans sa physionomie. Il parlait sans accent, mais avec cette volubilité et ce nasillement, particuliers aux Napolitains, qui donnent à la voix une sonorité criarde. Cependant, en dépit de sa verve insouciant, il semblait se surveiller et, s'il répondait avec abondance quand on s'adressait à lui, il ne cherchait point à diriger la conversation.

L'ayant observé physiquement, Ploërné voulut avoir quelques renseignements sur la situation sociale de celui qui l'occupait. Il se pencha vers son voisin, ce grand garçon blond qui l'avait amené, et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que cet Italien ?

— Eh bien ! Mais c'est le marquis Girani.

— Cela ne me dit rien, le marquis Girani... D'où vient-il ? Que fait-il ? Comment le connaissez-vous ?

— Là ! Quelle curiosité ! Le prends-tu pour un espion ?
— Qu'en sait-on ? fit gravement le commandant. Depuis la guerre, n'en sommes-nous pas infestés en France.

— Cher ami, celui-là est un trop bon vivant pour songer à autre chose qu'au plaisir. Il aime trop les femmes, le jeu, le bonne chère pour nourrir de noirs desseins. Les âmes profondes n'ont pas cette ardeur de gaieté. Les conspirateurs ne sont pas toujours en fête. Où diable ce garçon-là nicherait-il dans son cerveau une idée sérieuse ? Il ne pense qu'à rire.

En effet, l'Italien, comme pour confirmer l'opinion émise sur lui, riait, en ce moment, d'un rire frais et perlé, d'un rire d'enfant.

— Y a-t-il longtemps que toi et nos camarades vous êtes en relations avec lui ?

Mais depuis le commencement de l'hiver. Nous l'avons rencontré à Mcnaco, pendant que nous étions au mouillage à Villefranche. Listel, s'étant culotté, comme un nigaud, au trente et quarante, mais culotté jusqu'à son dernier sou, ne savait plus comment rentrer à bord, quand le marquis Girani, qui avait joué à la même table que lui, devant son embarras, se mit gracieusement à sa disposition. Il retournait en voiture à Nice. Il ramena notre camarade. Listel alla le remercier. Girani lui rendit sa visite. Bref, c'est un gentil garçon, il nous plut, et nous sommes devenus ses amis. A dire vrai, il ne peut maintenant se passer de nous ; il est de toutes nos parties.

— Vous êtes sans défiance, à bord de l'escadre, dit avec ironie Ploërné.

— Eh ! Vous êtes diablement soupçonneux en Chine !

— C'est utile.

— Mais, ici, en pleine paix.

— Parbleu ! C'est en pleine paix que se prépare la guerre. Et c'est avec des Girani, aidés par la loyale bonhomie et l'hospitalité aveugle de quelques officiers soit de l'armée de terre, soit de la marine, que l'Italie peut avoir les plans de nos défenses des Alpes et le relevé des canons de notre flotte.

— Bêta ! Comme si nos canons étaient difficiles à dénombrer. Il suffit de se promener, en you-you, dans le port, pour savoir notre compte.

— Oui, mais ce qu'on ne sait pas autre part que dans votre compagnie, ce sont nos craintes, nos espérances, nos projets, nos plans. Vous êtes discrets, je le sais bien. Vous ne dites rien. Cependant un mot vous échappe, un jour, qui n'a pas de signification par lui-même, mais qui, rapproché d'un autre lâché la veille, devient clair. Et, de mot en mot, de jour en jour, un gaillard indifférent en apparence, très avisé en réalité, tel que ce Girani, en sait aussi long que nous autres, sur la mobilisation de la flotte, sur la désignation de ses commandants. Et tout cela s'est fait au milieu des parties de poker, des rasades de campagne, et de la course aux petites femmes !

— Diable !

— Maintenant, je te dis ça, reprit Ploërné, en voyant son ami un peu décontenancé, mais rien ne prouve qu'il y ait quoique ce soit de réel dans ma supposition. Votre ami est peut-être un parfait galant homme qui, comme tu le crois, ne pense qu'à rire, à aimer et à boire. Mais il pourrait, tout aussi bien, être autrement, sans que vous vous en soyez seulement douté. Et cela ne dépend que de lui. Bah ! Parlons d'autre chose. Nous autres, les Tonkinois, comme vous nous appelez, nous avons l'esprit tourné au noir. Nous avons trop souffert !

Le repas était arrivé au point où la faim déjà amortie permet au dilettantisme gastronomique de s'exercer avec discernement. Le docteur Houchard voulut donner quelque répit à ses convives et, pour procurer un entr'acte salutaire, s'adressant à Ploërné :

— Ainsi, cher ami, vous avez fait un rude service dans ces mers de Chine, si dangereuses pendant la mauvaise saison. Et les bâtiments, comment se comportaient ils ?

— Aussi bien que possible, répondit le jeune homme. Vous savez que tant vaut le commandant, tant vaut le navire. Nos vieux raffiots se sont comportés comme des cuirassés tout neufs. Mais la campagne finie, tout ça ne vaudra plus que comme ferraille. Le blocus de Formose a été terrible. Pendant des jours et des jours, nous sommes restés à croiser par des temps à ne pas laisser un Chinois dehors. Et nous labourions la mer, sans autre espérance que de recommencer le lendemain la dure besogne que nous avons faite la veille. Sans un repos pour les hommes, sans une relâche à terre. Toujours sur les vagues et sous le ciel, avec cette coquille de côté à l'horizon, et, tout autour, des ouragans, des typhons, des coups de mer, à croire que le bois et le fer allaient être écrasés... Et la dysenterie à bord : on disait la dysenterie ; entre nous, c'était bien le choléra. Chaque semaine quelques uns de nos braves mathurins disparaissaient, et quand on ne pouvait aborder, parce que le temps était trop mauvais, c'était une messe dite sur le pont devant tous les camarades, puis le glissement du pauvre corps par l'ouverture d'un sabord, et l'enveloppement dans les profondeurs de la grande tourmentée qui berçait ainsi le sommeil des morts, comme la veille des vivants. Nous en avons vu partir, de cette façon-là, beaucoup, et dans la mer et dans la terre nous avons semé bien des os. D'autres venaient remplacer les disparus. Heureux ceux qui, étant pauvres, sont tombés frappés par l'ennemi, car les veuves de ceux qui succombent épuisés par les fatigues et minés par la maladie ne touchent pas la pension entière... Oui, mes amis, entre celui qui meurt du choléra ou du typhus, à des milliers de lieues de la mère-patrie, et celui qui tombe frappé d'une balle ou d'un éclat de mitraille, les bureaux font une différence. La peau de l'un ne vaut pas la peau de l'autre. Et, entre des braves qui ont été égaux devant le danger, les règlements créent l'inégalité de la mort.

— Ah ! cher ami, si tu veux réformer, tu auras fort à faire. Nous sommes exposés à cent injustices de cette sorte. Il n'y a pas qu'en Chine qu'on voit des chinoiseries, et l'hôtel de la rue Royale en possède une fort belle collection.

A ces paroles, une protestation énergique s'éleva tout autour de la table.

— Au diable ! On ne parle pas politique ici ! Devisez d'amour ou de guerre, dites du bien ou du mal des femmes, suivant votre tempérament, mais laissez l'administration croupir en paix... Ploërné, parlez-nous des femmes du pays.

— D'affreuses Annamites, aux dents noircies par le bétel, aux lèvres brûlées par la chaux... Ah ! Mes amis, n'appelez pas ça des femmes.

— Eh ! Fichtre ! J'ai connu, moi quelques Chinoises qui n'étaient point si méprisables... Et quant aux Japonaises...

— Charmantes, les Japonaises ! s'écria Listel. Elles n'ont qu'un seul défaut, c'est, maintenant, de vouloir s'habiller à l'européenne. Leurs yeux noirs, leurs pommettes saillantes et leur teint de cuivre, avec l'ample robe brodée de couleurs brillantes, c'était pourtant joli !

— Mais dans tous les pays la couleur locale se perd. Constantinople, dans dix ans, ne sera plus à voir... Et grâce aux chemins de fer, la Perse tout entière se fera, prochainement, habiller à la Belle-Jardinière... Ah ! nous sommes bien à l'époque du nivellement général : avant peu, le progrès nous aura faits tous égaux dans le mesquin et l'horrible !

— C'est l'avenir auquel le monde est réservé. Tout

sera médiocre. On ne connaîtra plus les grands raffinements de luxe. Et, excepté chez les dix ou douze milliardaires qui se partageront la fortune du globe, il n'y aura plus rien d'exquis, de délicat ou d'unique. L'article de bazar, en tout, bien conditionné et à prix réduit, voilà ce qui nous attend. De même que les hommes paraîtront des épreuves plus ou moins laides tirées du même modèle, tant ils seront pareils, de même les objets industriels, artistiques, de quelque nature qu'ils soient, seront des reproductions identiques. Chacun aura le même chapeau, la même redingote, le même parapluie, la même voiture, le même mobilier. La bagatelle rare, le bibelot précieux, le petit rien charmant et très cher, n'existeront plus qu'à l'état de collection dans les musées. On n'en fera plus que par milliers à la fois, tous coulés dans le même moule, fabriqués avec la même substance, la même couleur. L'uniformité universelle, voilà à quoi nous marchons. Et ce sera terrible!

— N'en voyez-vous pas un exemple, dans les constructions récentes? dit l'Italien, de sa voix sonore. Regardez les quartiers nouveaux qu'on élève à Naples, à Rome... Toutes les maisons y sont semblables. Non pas seulement aux maisons voisines, mais aux maisons de Paris bâties en même temps. Cinq étages, et la même façade... A moins de regarder le numéro, on peut entrer chez son voisin, en croyant aller chez soi.

— Eh bien, mes amis, goûtez-moi ce cognac, dit le maître de la maison avec autorité, et vous pourrez affirmer que nulle part ailleurs il n'y en a de semblable. Le voilà le produit exquis et rare! Mais Listel a raison. Dans dix ans on n'en pourra plus boire. Déjà on n'en sait plus trouver!

Le café parfumait de son arôme la salle à manger. Un bien-être délicieux engourdissait les convives. Les fleurs étouffées commençaient à se pencher alanguies. La fumée d'une première cigarette monta en spirales bleues vers le plafond. Au dehors le temps s'assombrissait de plus en plus, et la neige tombait dense, lourde et silencieuse. Entre ces hommes jeunes tous et libres, car il n'y avait là que des célibataires, la conversation d'abord sérieuse, puis satirique, avait pris un tour galant, et maintenant on parlait de femmes. Ardent sujet de controverse, si chacun avait émis son opinion ou voulu faire triompher ses préférences, mais les convives se bornaient à raconter leurs intrigues ou leurs aventures. Et les demoiselles faciles de Toulon et de Marseille, les petites actrices des théâtres et quelques bourgeoises inflammables, avaient les honneurs de la description. Rien de spécial, rien de nouveau: la classique amourette de garnison. Et, à part le quartier ou logeait la belle, la couleur de ses yeux ou de sa chevelure, le petit nom qu'elle portait, sa gaieté ou sa mélancolie, c'était la même histoire, avec le même début et le même dénouement. Du "tout fait" comme pour l'industrie.

En causant, on s'était levé et, de la salle à manger, on avait gagné le salon. Là, enfoncés dans des fauteuils profonds, les yeux demi-clos, un bon cigare aux lèvres, les jeunes gens s'étaient mieux sentis entraînés aux confidences, et, depuis une heure, aucun n'avait plus de secrets pour son voisin.

Seul Ploërné demeurait grave, et écoutait sans faire sa part dans ce chœur d'indiscrétions. Outre que, par caractère, il n'eût pas été enclin à publier ses bonnes fortunes, revenant des pays lointains, il n'avait rien à raconter. Il examinait avec un peu de dédain ses camarades, occupés à de telles misères. L'austérité de la vie menée par lui, depuis deux ans, au milieu des fatigues et des dangers sans nombre, le rendait sévère pour ces futilités d'oisifs obligés d'absorber ainsi les loisirs de

leur existence vide. Il ne se souvenait plus d'avoir été pareil à eux. Il les jugeait suivant ses impressions du moment et une tristesse l'évahissait à se sentir si peu en communion d'idées avec tous ces hommes, qui étaient ses égaux, et desquels il se sentait maintenant si complètement séparé.

Puis il pensa que c'était probablement pour la dernière fois qu'il se trouvait en leur compagnie, que tout, dans l'avenir, allait l'éloigner d'eux, et que, par conséquent, son impression pénible ne pouvant pas durer, n'avait aucune raison d'être. Il ne sut pourtant pas réagir contre la mélancolie qui l'envahissait irrésistible. Pendant qu'il était si loin de France, la nuit, sur le pont de son navire, en face de l'immensité du ciel et de la mer, il ne se rappelait pas avoir éprouvé une sensation d'isolement aussi complet qu'au milieu de ces jeunes gens qui riaient, buvaient et fumaient, en se dénombant leurs amoureuses conquêtes.

Il fit un nouvel effort pour se soustraire à cette impression, et sa pensée l'emporta loin de cette réunion joyeuse, dans un milieu plein de calme et de sérénité. C'était, non loin de Nice, au bord de la mer, dans une anse de la baie de Villefranche, au pied même de la tour sarrazine qui couronne la pointe de Saint-Hospice, une villa blanche et rose ensevelie sous la verdure et les fleurs. Là vivaient, dans une paisible solitude, trois femmes: une âgée et deux toutes jeunes, attendant son retour, pleines d'impatience. Sa tante, Mme de Saint-Maurice, avec l'inquiétude de ne pas vivre assez longtemps pour le revoir, ses deux cousines, l'une avec le désir joyeux d'une amitié fraternelle, l'autre avec l'ardeur d'une tendresse promise inaltérable.

Dans le salon, dont les fenêtres donnaient sur la mer, il se figurait les trois femmes réunies, travaillant paisiblement, sans se douter que l'absent était si près d'elles. Quelle surprise et quel bonheur quand il paraîtrait à l'improviste! Car elles ne devaient pas espérer le voir avant deux mois, d'après ses dernières lettres. Parti subitement, il n'avait pu écrire, parce qu'il devait arriver en même temps que la poste, et quant à télégraphier, il s'en serait bien gardé, craignant d'épouvanter sa tante dont il connaissait l'horreur pour ces mystérieuses feuilles bleues qui, dans leurs plis fermés, semblent toujours recéler l'annonce d'un malheur.

Et puis il se faisait un égoïste plaisir de leur joyeux étonnement. La cloche de la grille tintait, l'aboïement du chien annonçait l'arrivée d'un serviteur venant ouvrir. Et c'était Leila, cette quarteronne, nourrice de sa fiancée, amenée de l'île de France par Mme de Saint-Maurice. Elle poussait, en le reconnaissant, un cri de stupeur, et la maison s'animait comme par enchantement. La vieille tante paraissait à une fenêtre, les deux jeunes cousines accouraient les mains tendues, les yeux riant, les lèvres épanouies.

Ah! Le charmant tableau! Et laquelle embrasserait-il le mieux, de l'amie ou de la fiancée? De celle, naïve et franche, avec laquelle il n'avait point d'arrière-pensée ni de contrainte, qu'il avait toujours traitée en petite camarade; ou de l'autre, compliquée et fantasque, qu'il redoutait tous en la chérissant, et avec laquelle il n'avait jamais sa liberté de cœur et d'esprit. Oh! quoi qu'il en fût, ravissement et délices pour l'exilé, qui allait retrouver tout ce qu'il aimait: la vieille tante respectée comme une mère, et les deux jeunes filles, dont l'une lui promettait pour toute sa vie une sœur charmante et dévouée, l'autre une femme exquise et adorée. Comme il avait hâte de terminer ses affaires avec les grands chefs, pour brûler la route et courir vers la maison entrevue dans tous ses rêves!

GEORGES OHNET.

(A suivre)

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

CHERE ADOREE

(Suite)

X

Le bruit que fit Belin en ouvrant la porte du salon n'attira pas l'attention de la personne qu'il venait y rejoindre. Elle se tenait debout, près d'une croisée ouverte, le corps penché, le cou tendu, dans la direction du jardin, comme si elle y cherchait quelque chose ou quelqu'un, absorbée dans une sorte de contemplation vague. Il allait parler pour l'obliger à se retourner, lorsqu'il s'arrêta, étonné, ému. On aurait dit que l'attitude de l'étrangère, ses épaules, sa taille, les lignes de son corps lui rappelaient un lointain souvenir. Mais il passa la main sur son front, sur ses yeux, pour mieux voir, pour chasser la folle pensée qui venait de l'assaillir, reprit sa marche, et joignit Mme Viliers.

Elle se retourna vivement, rougissante d'être ainsi surprise. Mais, aussitôt, se remettant :

— Pardon, monsieur, j'admire ce jardin si reposé, si fleuri, et je ne vous ai pas vu entrer.

On aurait dit que cette voix, très douce, bien timbrée, avait évoqué en lui un nouveau souvenir, au plutôt rendu le premier plus vivace, moins confus ; mais, comme la première fois, il le repoussa, défendit à son esprit de s'égarer, et, calme en apparence, un peu troublé au fond :

— Madame, fit-il, M. et Madame de Latour, obligés de sortir, m'ont chargé de vous recevoir si vous vous présentiez pendant leur absence... car d'après la lettre du docteur X..., nous vous attendions d'un moment à l'autre.

— Oui, monsieur. Décidée à accepter la place qu'on voulait bien m'offrir, j'ai pensé que je ne devais pas tarder à me rendre auprès de vous.

— En effet, il vaut mieux... Vous venez directement de Royat ?

— Oui, monsieur, je suis arrivée à Paris hier soir.

— Vous avez laissé le docteur en bonne santé ?

— Très bonne.

— Il revient bientôt ?

— A la fin de septembre seulement, je crois... Sa sœur le retiendra là-bas le plus longtemps possible. Elle craint pour lui qu'il ne reprenne ses travaux... A son âge, on doit être prudent.

Il l'interrogeait pour la faire parler, pour se rendre bien compte du son de sa voix, sans attacher d'importance à ses réponses. Elle, au contraire, se prêtait gracieusement à cette étude, et lui répondait très distinctement, sans ménager ses paroles, en lui faisant bonne mesure.

— Asseyez-vous donc, je vous en prie, madame.

Tout entier à son examen, préoccupé, vaguement inquiet, il avait oublié jusqu'alors de lui offrir un siège.

Elle s'assit dans le fauteuil qu'on lui montrait et, s'apercevant que son voile, à demi baissé, semblait gêner Belin, qui faisait des efforts pour la mieux voir, elle le releva d'une façon toute naturelle, comme s'il la gênait elle-même.

Il fit un mouvement dès qu'elle lui apparut, visage découvert, puis, avec un geste qui semblait dire : " Non, ce n'est pas cela. Je suis fou " :

— Vous connaissez depuis longtemps le docteur X..., madame ?

— Oui, monsieur, depuis assez longtemps... Si les renseignements un peu sonamires qu'il vous a donnés, lors de son voyage à Paris, ne vous paraissent pas suffisants,

voici une lettre qui les complète... C'est à M. de Latour que le docteur s'adresse ; mais du moment que vous le remplacez...

Il prit la lettre et la parcourut rapidement. Il préférerait, sans doute, tenir les renseignements de Mme Viliers elle-même, l'entendre parler de nouveau. Elle le devina, comme elle l'avait deviné quand il s'était agi de relever son voile, et avant même qu'il eût terminé sa lecture, très simplement, très naturellement, elle lui dit :

— Le docteur doit apprendre à M. de Latour dans cette lettre que j'accepte à l'avance les conditions qui pourront m'être faites... Je devrai m'occuper de l'éducation de deux enfants, les diriger, les surveiller... J'espère m'acquitter de cette tâche de manière à contenter M. de Latour, à me faire respecter et aimer de mes élèves... Une fille et un garçon, m'a dit le docteur... de onze à treize ans... un âge intéressant, de transition... Ce n'est plus tout à fait l'enfance et pas encore la jeunesse... Sont-ils avancés dans leurs études ?

Belin, au lieu de lui répondre, s'approchait de plus en plus d'elle pour la mieux écouter et la voir de plus près. Le souvenir qui l'avait d'abord frappé s'imposait, maintenant, de telle sorte qu'il ne pouvait plus le chasser. Mais, tout honteux de la dévisager ainsi, il crut devoir s'excuser.

— Pardon, madame, vous devez trouver... étrange que je vous regarde avec cette persistance ?

— En effet, monsieur, dit-elle en souriant, je m'étonne un peu...

— Ce n'est pas dans mes habitudes, je vous prie de le croire, mais...

— Quoi donc ?

— Je ne dirai pas que c'est frappant... Non, ce n'est pas la même chose... Pourtant, cette taille, cette démarche...

— Je ne comprends pas.

— Et la voix... A peine avez-vous parlé, que... Enfin, le visage, les traits, l'expression surtout... Oui, oui, il y a une ressemblance.

— Avec qui ? demanda-t-elle très calme.

— Avec la première femme de M. de Latour, la mère des enfants.

— Vraiment ? C'est singulier... Jamais pareille chose ne m'est arrivée... Cependant on dit que ces sortes de demi-ressemblances se rencontrent assez fréquemment.

— Sans doute... et quand elles se rencontrent il faut en tenir compte.

— Comment ?

— Oui, on est obligé, dans certains cas, de modifier ses projets... d'y renoncer.

— De quels projets parlez-vous donc, monsieur ?

Sans oser lui répondre directement, il reprit :

— Madame, vous nous convenez sous tous les rapports... Cet air digne et modeste, ce maintien assuré et réservé à la fois, ce regard où se peint la bonté calme et sans faiblesse... Nos deux enfants, j'en suis sûr, ne pourraient se trouver en de meilleures mains, recevoir des soins plus dévoués... Mais...

— Achevez, monsieur.

Il parvint à vaincre ses hésitations, et dit :

— Il est impossible, madame, que vous restiez dans cette maison.

— Impossible ! Pourquoi ? demanda-t-elle, la tête haute, la voix ferme, comme blessée de ce refus injuste, inexplicable.

Alors, sa timidité le reprit et il la questionna de nouveau, espérant trouver dans ses réponses une bonne raison pour justifier la résolution qu'il se croyait obligé de prendre.

— Quel âge avez-vous, je vous prie ? lui demanda-t-il... Pardonnez-moi encore cette question...

Elle l'interrompit.
 — J'ai quarante-quatre ans.
 — Oui, c'est bien ce que je pensais, murmura-t-il les yeux toujours fixés sur elle, puis il ajouta : elle en aurait trente-trois.
 — Vous voyez bien.
 — Mais la ressemblance...
 — Vous l'exagérez... Elle ne peut être aussi complète que vous le dites.
 — Complète, non, j'en conviens, je vous l'ai déjà avoué... mais elle suffirait à rappeler un souvenir pénible, affreux.
 — Quel souvenir ?
 — Le souvenir de...
 Il s'arrêta et dit :
 — Le souvenir de sa... mort... Si vous saviez !... Il y a quelques années... un accident horrible... Vous devez avoir entendu parler du naufrage d'un grand paquebot qui revenait des Indes... le *Meikong* ?

— *Meikong* ? répéta-t-elle, oui, je crois me rappeler.
 Il s'est perdu sur la côte d'Afrique, en face d'Aden... La plupart des passagers ont été sauvés ; quelques-uns seulement ont péri... Mme de Latour, la mère des enfants, était du nombre. Une dépêche partie d'Aden nous a d'abord appris ce malheur. Puis, des lettres sont venues, nous donnant des détails... les papiers aussi de madame de Latour qu'elle avait confiés au commandant du *Meikong* et qu'il était parvenu à sauver avec ses livres de bord, au moment du naufrage... Le décès a été constaté en France, comme il l'avait été en mer par les officiers du paquebot naufragé... Nous avons tous pris le deuil ici. Nous l'avons gardé longtemps, très longtemps. Puis Maurice... je veux dire M. de Latour... s'est remarié... Oh ! l'année dernière seulement... Je vous demande pardon, madame, de vous dire toutes ces choses qui ne peuvent pas beaucoup vous intéresser... Que voulez-vous ? Quand on est ennuyé, peiné... oui, vraiment peiné... comme je le suis en ce moment, on se laisse aller à parler, à bavarder, pour faire diversion à son ennui, à son chagrin... Oui, madame, vous ne pouvez pas vous figurer comme cela me désole d'être obligé... de refuser votre concours.

— Alors, monsieur, pourquoi le refusez-vous ?... Vous ne me paraissez pas avoir des motifs sérieux pour prendre cette détermination. La malheureuse femme dont vous venez de me parler est morte, bien morte. M. de Latour s'est remarié. Ce triste souvenir doit être effacé, comme s'efface un mauvais rêve... Quelle impression voulez-vous que fasse sur son esprit une vague ressemblance dont peut-être même il ne s'apercevra pas ?

— Je m'en suis bien aperçu, moi.

— Parce que, chez vous, le souvenir de Mme de Latour est peut-être resté très vivant... C'était une amie sans doute, une grande amie.

— Oh ! oui, une grande amie... et ce que j'ai souffert lorsque j'ai appris sa mort !

— Et, depuis, vous croyez toujours la voir. Rien n'est venu distraire votre pensée. Vous êtes resté fidèle à sa mémoire, tandis que M. de Latour, plus jeune que vous, a eu d'autres affections... de nouvelles amours... et ne peut pas se souvenir comme vous.

— C'est égal : il ne faut pas qu'il vous voie... Madame, je vous en conjure, ne m'en veuillez pas... Vous serez indemnisée, dédommée de votre voyage, de votre peine. J'irai aujourd'hui même m'entendre avec vous à l'hôtel où vous êtes descendue. Mais partez, je vous en supplie, partez avant qu'il revienne.

— Avant qu'il revienne ? répéta-t-elle. Vous me dites cela sérieusement, monsieur ?... Partir sans avoir vu celui à qui je suis annoncée, recommandée par un homme dans la situation du docteur X... ? Partir, sans que M. de Latour

me dise lui-même s'il m'accepte ou s'il me refuse... Partir pour obéir à vos scrupules, monsieur, scrupules respectables, sans doute, mais certainement exagérés ?

Et, comme il hésitait de nouveau, troublé par ces paroles, cette résistance, et aussi ce sang froid depuis le commencement de l'entretien, elle reprit espoir et, pour frapper un coup plus fort, elle se plaça bravement devant lui en pleine lumière, et lui dit :

— Oui, je le répète, un scrupule exagéré... car enfin, monsieur, regardez-moi bien. Vous verrez que ce n'est pas elle.

Après l'avoir examiné quelques secondes, comme elle le demandait, il balbutia :

— Non, sans doute... d'abord elle était brune...

— Et je suis presque blanche, fit-elle avec un sourire.

Après avoir encore regardé, il conclut :

— Non... Ce n'est pas ça.

— Alors, dit-elle victorieusement, laissez les morts en paix.

Ces derniers mots, au lieu de le convaincre, lui rendirent de l'assurance.

— Ce n'est pas des morts qu'il s'agit, mais des vivants, fit-il. C'est leur repos qui peut être compromis... Il faut que je sois bien convaincu, madame, bien pénétré de mon devoir, car d'habitude, je vous le jure, je ne suis pas obstiné. Mais il s'agit d'un intérêt qui m'est plus cher que la vie... Oui, j'ai été l'ami de Mme de Latour. Je la regardais comme ma fille... Mais Maurice, mon élève, mon enfant... Ah ! si vous saviez comme je lui suis dévoué aussi, comme je veille sur lui, sur son bonheur !... Madame, je vous le répète avec regret, avec douleur... vous ne pouvez pas entrer dans cette maison. J'ai plein pouvoir pour vous admettre ou pour vous refuser, et...

— Et vous me chassez !

— Il n'y a rien là qui vous soit personnel. C'est un malheur, une fatalité... Cette place que vous perdez, vous la retrouverez facilement ailleurs... Je vous signerai l'attestation la plus honorable, et, pour le dommage présent, vous fixerez vous-même l'indemnité qui vous est due.

— Eh ! monsieur, fit-elle, brusque, emportée cette fois, ne me parlez donc plus de vos places, de vos attestations, de vos indemnités !... Je n'en veux pas... entendez-vous ?... Ce n'est pas cela que je veux...

Effrayé, se reculant, il demanda :

— Que voulez-vous donc ?

— Je veux...

Elle s'arrêta, hésita encore une seconde ; puis, tout à coup, s'approchant, se dressant, le regardant bien en face, droit dans les yeux, elle dit d'une voix sourde :

— Je veux... je veux mes enfants !

XI

Belin s'était laissé tomber dans un fauteuil, et pâle, suffoquant, il murmurait :

— Qu'avez-vous dit ?... Non, non !... Ce n'est pas possible !... Vos enfants ! Etes-vous folle, ou suis-je fou ?... Vos enfants !

— Vous voyez bien, s'écria-t-elle, que Fernande est morte ! Elle vient de se trahir et vous hésitez encore à la reconnaître.

— Fernande !... Fernande !... répéta-t-il.

Ses forces l'abandonnèrent tout à fait, sa tête s'inclina sur le dos du fauteuil.

Elle eut peur... Cette surprise, cette émotion... pour un homme de son âge !... S'il allait mourir, là, devant elle, ce vieil ami, qui s'était si bien souvenu d'elle, qui la reconnaissait, lorsque tant d'autres avaient oublié ses traits !... Avant tout, il fallait le secourir. On s'étonnerait. Tant pis ! Lui d'abord.

Elle allait s'élaner vers la porte pour appeler, lorsqu'il se ranima, ouvrit les yeux, se souvint et dit doucement :

— C'est passé...

Elle se pencha, prit une de ses mains et y colla ses lèvres.

Alors, lui, après avoir promené un long regard dans le salon, pour bien voir si toutes les portes étaient fermées, si personne ne pouvait les surprendre, posa sa main restée libre sur la tête de Fernande, l'attira et la baisa sur les cheveux, sur le front, en murmurant :

— Vous vivez, vous vivez !

Courbée, presque agenouillée, tout bas, elle dit :

— Je vis parce que la mort n'a pas voulu de moi.

— Et pourquoi avez-vous laissé croire que vous étiez morte ?

— A qui aurais-je dit que Fernande de Latour vivait toujours, qu'un miracle l'avait sauvée?... J'étais séparée des hommes, ou du moins de ceux qui auraient pu m'entendre.

— Je ne comprends pas. Expliquez-moi... Ils ne peuvent pas rentrer encore.

Alors, le plus brièvement possible, elle lui raconta ce qui suit :

« On ne s'était pas trompé : la nuit du naufrage, un coup de mer l'avait renversée, roulée sur le pont du *Meikong*, emportée. Mais, au lieu de la noyer ou de la briser contre les récifs voisins, comme tout le monde à bord en était convaincu, cette vague l'avait jetée évanouie, inanimée, sur un banc de sable caché au milieu des rochers... Dans la matinée seulement, sous un soleil ardent, elle reprend ses sens. Elle se souvient. Elle comprend. Elle regarde autour d'elle. Le *Meikong* est là, en face, toujours battu par les flots, renversé, défoncé... Elle se soulève pour qu'on l'aperçoive, qu'on vienne à son secours. Le banc de sable, sur lequel elle se trouve, est ouvert du côté de la mer, et les passagers, l'équipage ne tarderont pas à la voir... Impossible ! Ils ont gagné la terre. Le sauvetage est terminé. Il n'y a plus personne sur le paquebot... Alors, elle se traîne jusqu'aux rochers, sur ses genoux, sur ses mains, car elle ne peut se redresser, elle ne peut marcher. Elle souffre horriblement. On dirait qu'elle a les reins brisés... Entre deux roches, par une étroite ouverture, elle aperçoit ses anciens compagnons. Deux cents mètres au plus la séparent d'eux. Le commandant vient de les rejoindre. Ils s'apprentent à partir. Déjà, quelques-uns s'éloignent. Tous vont les suivre. Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! Et, elle... va-t-on la laisser là, l'abandonner ainsi !... Elle fait un dernier effort pour ramper sur les rochers, pour les franchir, mais elle retombe, épuisée, ensanglantée, meurtrie. Elle appelle : « Au secours ! au secours ! » La mer et le vent couvrent sa voix. Personne ne l'entend, personne ne se retourne... Désespérée, mourante, elle suit longtemps des yeux la longue colonne qui s'éloigne le long de la mer et disparaît enfin derrière les dunes.

« Elle se retrouve quelques semaines, ou quelques mois après... car elle n'a plus conscience du temps écoulé... sous une tente, dans un campement de Somalis... Elle sort d'une longue maladie, sans doute les suites d'une insolation, d'un transport au cerveau. On l'a soignée. On l'a guérie. Par humanité ? C'est improbable. Les demi-sauvages qui l'entourent sont bien cruels envers leurs esclaves. Mais ils ont intérêt à lui conserver la vie, à ménager ses forces ; ils espèrent la vendre ou l'échanger, lui faire payer rançon, si quelque navire européen mouille dans un des petits ports de la côte, à Brava, par exemple, le plus proche du cap Guardafui... Le temps passe. Elle essaie de le compter maintenant. Elle vit avec les femmes de la tribu qui paraissent l'aimer et la respecter. Mais,

quelle existence dans ce pays, sous un ciel implacable, privée de tout, minée par la fièvre !... Enfin elle parvient à intéresser à son sort le capitaine d'une barque arabe qui se rend à Bombay. Il consent à favoriser sa fuite, à la cacher à son bord. Quelle traversée ! Ce petit navire de cinquante tonneaux est plus heureux que le *Meikong*. Il arrive à bon port... Elle est libre, elle est sauvée ! »

XII

Quand elle eut terminé ce résumé de plusieurs années d'esclavage et de souffrances, Belin lui demanda :

— Comment les journaux n'ont-ils jamais raconté tout ce que vous venez de me dire ? ils avaient annoncé votre mort, pourquoi n'ont-ils pas appris votre délivrance, votre résurrection ?

— Parce que, répondit-elle, je ne leur ai fait aucun récit, aucune confidence... S'ils avaient parlé de moi, du reste, personne ne m'aurait reconnue... je cachais mon nom.

— Quelle faute ! Votre mari s'est cru libre et...

— Il s'est marié, allez-vous dire... Vous vous seriez trompé... Il l'était déjà, lorsque je suis arrivée à Bombay... les journaux me l'ont appris.

— Vous étiez donc restée plusieurs années prisonnière, séparée du monde ?

— Oui, plusieurs années qui ont compté double et triple... Vous le voyez.

— Malheureuse ! malheureuse ! murmura-t-il, le regard humide, pressant toujours sa main.

Au bout d'un instant il lui demanda :

— Quand êtes-vous rentrée en France ?

— Il y a trois mois seulement.

— Vous êtes restée si longtemps à Bombay ?

— Oui. J'y suis arrivée, dénuée de tout. Il m'a fallu gagner mon pain... et l'argent du retour.

— Le consul de France vous aurait rapatriée.

— Peut-être. Mais il m'aurait demandé mon nom... et mon histoire.

Il ne put s'empêcher de lui dire :

— Puisque vous vouliez vivre ignorée, cachée, pourquoi êtes-vous revenue ?

— Pourquoi ? fit-elle en relevant la tête. Parce que je suis mère.

Il murmura plutôt qu'il ne dit :

— Vous auriez mieux fait de l'oublier toujours.

Elle l'entendit et, aussitôt, d'une voix claire, vibrante :

— L'oublier ! Qu'avez-vous donc cru ? Que j'avais abandonné mes enfants ?... Au fait, il a bien cru, lui, que je l'avais trompé !

Il la regarda, étonné. Elle reprit :

— Dans un moment d'égarement, de folie, je me suis compromise... et on m'a crue coupable. Je ne l'étais pas... Oh ! je n'essaie pas de me disculper... J'estime aujourd'hui qu'une femme, une mère, dont la conduite est imprudente, suspecte, autorise le soupçon, justifie pour ainsi dire la calomnie, est criminelle envers son mari, ses enfants, et que ce crime égale presque... l'autre, celui qu'elle n'a pas commis.

— Plus bas, plus bas, faisait Belin, effrayé de la voir élever la voix à mesure qu'elle parlait et, comme autrefois, se griser de ses paroles.

Mais, tout entière à ses souvenirs, plongée dans le passé, elle continuait, fiévreuse, fébrile :

— Se fiant à des indices accablants, je le reconnais, mon mari, convaincu que j'étais coupable, a provoqué M. de X..., s'est battu avec lui et l'a blessé dangereusement... Révoltée de cette injustice, exaltée comme je l'étais alors pour mon malheur, prise de pitié aussi peut-être pour ce blessé qui souffrait à cause de moi, par moi, et qui n'avait

ni femme, ni sœur, ni famille, je suis allée ouvertement m'asseoir à son chevet et le soigner... Et, alors, on a dit, tout le monde a dit : " Vous voyez bien, on ne s'était pas trompé : elle est sa maîtresse..." Eh bien ! non, je ne l'étais pas !

Soit qu'elle fût parvenue à le convaincre, soit qu'il voulut éviter toute discussion, Berlin garda le silence. Cependant, au bout de quelques secondes, il ne put s'empêcher de dire doucement, sans trop laisser percer son blâme :

— Quelque temps après, vous entrepreniez un long voyage et vous laissiez vos enfants derrière vous.

— Je n'avais plus d'enfants, s'écria-t-elle... Vous ne vous souvenez donc pas ? Leur père les avait enlevés... Ah ! quand j'ai trouvé cette maison fermée, déserte !... D'abord, je ne voulais pas croire... J'ai rôdé plusieurs nuits autour, croyant qu'une porte, qu'une croisée s'ouvrirait, que les enfants étaient seulement enfermés, cachés... Non, ils étaient bien partis... pour toujours peut-être... et personne ne voulait me dire où ils étaient allés... Je les ai attendus, je les ai cherchés longtemps, longtemps... Puis, désespérée, la tête perdue, j'ai dû partir, moi aussi... avec lui, pour les Indes, où ses intérêts l'appelaient... Une faute encore, un crime, n'est-ce pas ?... Mais que serais-je devenue à Paris, sans mari, sans enfants, seule, seule ?

— Votre séjour là-bas s'est beaucoup prolongé, fit encore observer Belin de sa voix la plus éteinte, pour l'engager à éteindre la sienne.

— Pouvais-je le quitter ? Sa blessure, qu'on avait crue guérie, ne l'était pas, et les fièvres l'ont pris dès son arrivée aux Indes... On me disait sa femme ou sa maîtresse. Moi ! Je n'ai été que sa garde-malade... Vous ne croyez pas à ces choses-là, vous autres hommes ! Vous appelez amour l'amitié quand elle se sacrifie, quand elle se dévoue, quand elle s'exalte ! D'une amie, d'une sœur, vous faites une maîtresse. Pour vous, toute passionnée est une adultère.

— Plus bas, plus bas, fit-il encore.

Cette fois, elle eut pitié de lui, et baissant la voix :

— M. de X... est mort... et aussitôt je me suis embarquée pour la France... Quinze jours m'en séparaient, lorsque... vous savez la suite : le naufrage du *Meikong*... ma longue servitude... ma délivrance... mais, en même temps, la nouvelle du mariage de... mon mari... Après avoir tant souffert, croyez-vous que je n'étais pas dans mon droit de crier : " Je suis Mme de Latour. Ce second mariage est nul. Je suis la seule femme légitime ? " Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! je n'ai rien dit. J'ai continué à passer pour morte, afin d'éviter qu'il se fit du bruit, du scandale autour de mes enfants, de ma Jeanne, surtout.

— Bien, bien... Ah ! je vous retrouve !

— Un jour, continua-t-elle, le hasard me met en présence de personnes qui m'ont autrefois connue... Elles ne me reconnaissent pas. Quelle joie ! Fernande a bien disparu. La mer l'a épargnée ; mais le temps, les privations, les souffrances ont eu raison d'elle... Ah ! les ai-je bénies, ces souffrances qui flétrissaient mon visage et doubblaient pour moi le poids des années ! Je pouvais m'approcher de mes enfants, les voir, les embrasser... et mourir !

— Mourir, vous !

— J'allais quitter Royat et partir pour Paris, lorsque le docteur X... me proposa une place d'institutrice, de gouvernante auprès de jeunes enfants... Des enfants, moi, moi, jamais ! Je souffrirais trop... Ce sont les tiens, malheureuse... Les miens !... Je n'ai pas crié, je ne me suis pas évanouie... Ah ! je suis forte, allez, aujourd'hui... Mes enfants ! Je pourrai vivre auprès d'eux, les voir à toute heure, les soigner, les embrasser... Enfin, mes souffrances étaient donc terminées. J'étais pardonnée.

— Pardonnée, certainement, balbutia Belin. Cependant, vous ne pouvez pas espérer...

— Espérer ! fit-elle en l'interrompant. Il ne s'agit pas

d'espérer, d'attendre. Tout est fini ! Qu'est-ce que vous voulez que je craigne encore ? Est-ce vous qui direz à M. de Latour : " Ne recevez pas cette femme sous votre toit... Ce n'est pas Mme Viliers, c'est Fernande !..." Craignez-vous que je me trahisse ? Cette maison où j'ai vécu, où j'ai aimé, est-ce que je n'y reviens pas comme une étrangère ?

— Oui, oui, sans doute, faisait Belin, que toutes ses terreurs avaient repris, c'est bien beau... mais, ma pauvre amie, votre projet est irréalizable.

— Pour quelle raison ?

— Vous ne pouvez pas rester ici, sous le même toit que...

— Pourquoi ?

— Par pitié, pour le repos de votre... de cet homme, qui a bien souffert aussi de son côté, je vous le jure... de cette jeune femme, qui est devenue pour vos enfants une seconde mère... de vos enfants eux-mêmes, qui ne doivent jamais savoir, jamais soupçonner...

— Ils ne savent rien, ils ne soupçonneront je vous le répète, je vous le jure ! C'est ce que vous me demandez qui est impossible. Est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela, moi ? La Providence a tout fait. Elle veut me rendre mes enfants, et vous voulez que je refuse ?

— Je ne veux rien. Mais si M. de Latour vous reconnaît ?

— Il me reconnaîtra !... Comprenez-moi bien et répétez, s'il le faut, mes paroles. Je suis résolue à tout, si on ne me donne pas la place promise, si on me chasse. Moi vivante, vous savez ce qui en résulte.

— Non, non, vous ne ferez pas cela !

— Je ne le ferai pas, parce que vous ne voudrez pas m'y contraindre. Mais je veux mes enfants, je veux cette humble place auprès d'eux, je veux la direction de leurs âmes, la joie de leurs regards, le charme de ces deux voix chéries... leurs caresses... non, cela ne m'est pas permis... mais je saurai gagner du moins leur respect et leur amour.

— On vient, prenez garde.

Elle s'arrêta brusquement, et, redevenant subitement maîtresse d'elle-même, elle dit d'une voix très ferme :

— Ne m'oubliez pas : dès ce soir, gouvernante ou mère... Mme Viliers ou Fernande de Latour... Choisissez.

Était-il bien en état de choisir, le pauvre homme !

XIII

Depuis un mois déjà, sous le nom de Mme Viliers, Fernande de Latour est installée dans la villa d'Auteuil et remplit les fonctions d'institutrice auprès de ses enfants. M. de Latour est-il conscient ou inconscient de cette situation ? L'ignore-t-il ou l'accepte-t-il ? Belin ne s'est jamais expliqué à ce sujet, et elle se trouve réduite aux raisonnements, aux suppositions.

Il est possible, pense-t-elle, que son mari ne la reconnaisse pas. En effet, quand on vit plusieurs années dans la persuasion qu'une personne est morte, quand on a sous la main son acte de décès, bien en règle, bien légalisé, l'idée de se dire : " Cet acte est faux, cette morte est très vivante, " ne vous vient pas facilement. Pour qu'elle vienne, il faut que la ressuscitée ressemble d'une façon frappante à la défunte, qu'on ne puisse pas s'y tromper, être victime d'un souvenir ou d'une hallucination, il faut que tout vous crie : " C'est elle, c'est bien elle ! " Ici, au contraire, non seulement la ressemblance ne frappe pas, mais elle est fort discutabile. Les souffrances physiques, aussi bien que les souffrances morales, ont terriblement changé, vieilli, usé, transformé Fernande de Latour.

ADOLPHE BELOT.

(A suivre)

réveille on ne sait quelle idée de bonhomie familière et douce, Québec le doit principalement aux mœurs patriarcales, pour ne pas dire à l'allure un peu surannée de sa population.

Nulle part ailleurs rencontre-t-on, si nombreux et si caractérisés, ces respectables citadins aux habitudes régulières comme un mécanisme de jaquemart, flottant dans ces longues redingotes aux basques pendantes, si fort en vogue il y a quarante ans, bons bourgeois cravatés à la polonaise, qu'on dirait descendus tout d'une pièce de ces moulures bronzées dont Plamondon encadrait ses vastes toiles et Théophile Hamel ses fins coups de pinceau.

Nulle part, sur le continent, retrouve-t-on, relevées comme ici par une pointe de sans-gêne pleine de saveur, ces charmantes manières, quelque peu ancien régime, qui rappellent vaguement l'exquise odeur de vétusté enfermée au fond des tiroirs aux souvenirs.

Mais en réalité quelle différence entre le Québec d'aujourd'hui et le Québec d'il y a cinquante à soixante ans, par exemple !

Les vieux ne s'y reconnaissent plus.

C'est de leur temps, paraît-il, qu'on était patriarcal dans la "bonne ville".

Si vous le voulez bien, nous allons remonter ensemble jusqu'à cette époque lointaine, pour étudier le caractère d'un de ces bons types du vieux Québec de jadis, que la tradition a faits légendaires.

L'original s'appelait Jean-Baptiste Oneille.

Il cumulait les fonctions de bedeau de la cathédrale avec celles de barbier de l'évêché.

Ce double poste, il l'occupa successivement sous Mgr Plessis, sous Mgr Panet et sous Mgr Signäi, jusqu'à sa mort, — environ une cinquantaine d'années en tout.

Un peu à cause de son nom qui, pour la forme, ressemble à celui d'*Oneil*, et peut-être aussi à cause de sa tournure d'esprit qui tenait beaucoup de ce qu'on appelle l'*Irish wit*, on a cru longtemps qu'Oneille était d'origine irlandaise.

Le *Dictionnaire Généalogique* de Mgr Tanguay est venu démontrer, depuis, qu'Oneille était français et bien français.

Son père, Pierre *Onel* — c'est l'épellation que donnent les anciens registres — perruquier, de Talmès, en Bourgogne, était venu s'établir dans le pays en 1753.

Jean-Baptiste était né trois ans après, et avait embrassé la profession paternelle, qu'il exerça toute sa vie à Québec, où ses bons mots, ses reparties,

ses spirituelles saillies, ses fumisteries inoffensives et son inénarrable gaieté lui ont fait une réputation qui dure toujours.

Doué d'une vivacité d'esprit extraordinaire, et d'une originalité de caractère qu'accentuait encore la plus drôlatique figure qui se puisse imaginer, il fit les délices de plusieurs générations québécoises, tant dans le clergé que dans le monde des laïques.

Partout où il se montrait, il était irrésistible.

Demandez à ceux qui l'ont connu, si Oneille a jamais été pris sans vert.

Ce Gaulois était en outre doublé d'un philosophe.

Nul n'a pris la vie plus allègrement que lui ; nul plus que lui n'a envisagé l'existence par son côté plaisant, dans la double acception du mot.

Jamais contrariété n'a su altérer sa bonne humeur ; jamais déconvenue, jamais malheur même — car l'infortune a quelquefois frappé à sa porte — n'a pu déconcerter la sérénité de son heureuse nature.

Le fait est qu'il ne fut jamais si amusant que sur son lit de mort.

On cite de lui je ne sais quelles centaines d'anecdotes plus ou moins désopilantes. Il y en aurait de quoi faire un volume.

Malheureusement la plupart sont trop lestes ou trop grasses pour pouvoir être rapportées ici.

C'est à peine si l'on peut signaler par-ci par-là quelques traits de cet esprit si prompt à la riposte, et si fécond en charges divertissantes.

Sa vie tout entière fut une plaisanterie perpétuelle.

En 1784, on le trouve marié à une excellente femme du nom de Thérèse Aide-Créquy, et habitant une maison située à l'extrémité supérieure de la petite rue Saint-François, aujourd'hui rue Ferland, ainsi nommée d'après l'éminent historien.

La noce — ce qui ne surprendra personne — n'avait été qu'une longue suite de drôleries.

Impossible, naturellement, de tout raconter.

A la lecture du contrat, le notaire lui-même dût renoncer à soutenir la réputation de gravité, traditionnelle dans sa profession.

Ce fut un éclat de rire d'un bout à l'autre.

— Comment ! objectait Oneille du ton le plus sérieux du monde ; comment, vous dites " dans le cas où il y aurait des enfants ! " Ce doute me fait injure. Il y en aura, des enfants, monsieur le notaire. Mettez qu'il y en aura !

Après avoir signé, il passa la plume à sa future avec un gros soupir ; et quand celle-ci eût à son

tour apposé sa griffe, il s'écria d'un accent désespéré :

— Me voilà donc condamné à m'ennuyer toute ma vie!

— Comment cela, mon ami? s'écria la jeune mariée toute surprise.

— Dame, écoute : l'Évangile dit que les époux ne forment plus qu'un. Or, quand on n'est qu'un, on est tout seul; et quand je suis tout seul je m'ennuie!

Dès les premiers jours de son ménage, le fin matois trouva le moyen d'éviter une corvée qui l'aurait fait pester au moins deux fois par semaine pour tout le reste de son existence.

— C'est aujourd'hui jour de marché, lui dit sa femme, un bon matin; nous manquons de beurre, il faut aller en chercher, n'est-ce pas?

— Volontiers, ma chère.

— As-tu de l'argent?

— Jamais de la vie, c'est contre mes principes.

— Alors voici vingt-cinq francs en or (on comptait encore par francs à cette époque); tu feras changer.

— Parfait.

Et voilà le nouveau marié parti pour le marché, un panier au bras.

Dix minutes après, il rentrait en disant :

— J'en ai pris trois livres; tiens, nous en avons pour longtemps.

— Très bien; et la monnaie?

— Quelle monnaie?

— La monnaie des vingt-cinq francs donc!

— La monnaie des vingt-cinq francs?

— Eh bien, oui, qu'en as-tu fait?

— Ce que j'en ai fait?

— Oui; vas-tu parler!

— Je ne sais pas, moi... je n'en ai rien fait... On ne m'en a pas remis...

— Comment! tu n'as pas rapporté de monnaie! Tu as donné un vingt-cinq francs tout rond pour trois livres de beurre! Eh bien, c'est du propre. Plus que ça d'homme d'affaires!... Tu n'es pas près d'y retourner au marché, mon homme. C'est moi qui me charge de la besogne.

C'était tout ce que le farceur voulait.

Il baissa la tête d'un air confus, mais riant dans ses barbes, — fier d'avoir si bien réussi.

Sa femme — qui fit toujours le marché par la suite — répétait souvent :

— C'est bien étrange; Jean-Baptiste est intelligent, tout le monde le dit. Eh bien, il ne sait pas compter l'argent; jamais il n'a pu faire le marché.

La bonne dame avait sans doute épousé le bedeau de Québec pour ses autres qualités, mais à coup sûr elle ne l'avait pas aimé pour les charmes de sa personne.

Il était d'une laideur épique.

Non pas, il est vrai, de cette laideur repoussante qui unit la bassesse de l'expression à la hideur des traits; mais de cette laideur comique, burlesque, qui attire les regards et provoque l'hilarité.

Il avait de petits yeux gris, bridés, louchant ou biglant à volonté, et si bien maîtrisés que souvent l'un des deux riait à vous faire éclater, pendant que l'autre pleurait à chaudes larmes.

Ses yeux, du reste, n'étaient pas seuls à posséder cette étrange faculté de rire et pleurer simultanément; il en était de même pour son visage tout entier.

Quand il le voulait, d'un côté, c'était Héraclite, et de l'autre, Démocrite, et *vice versa*.

Au milieu de cette bizarre combinaison, s'épait un nez retroussé comme le pavillon d'un cor de chasse, au-dessus d'une lèvre supérieure qui semblait s'allonger avec effort pour maintenir une position normale.

Ajoutons une perruque rouge queue de vache, hirsute, mal peignée, qui ne sut jamais tenir en place; et l'on aura une légère idée des traits physiologiques de notre héros, au moins sur ses vieux jours.

J'ai dit que cette perruque était rousse; entendons-nous, elle ne le fut pas toujours.

Dans une circonstance, elle changea de couleur.

Oneille — comme perruquier la chose lui était facile — apparut un dimanche à l'église avec une perruque d'un beau noir de jais.

— Tiens, fit Mgr Panet, après l'office, vous avez bien rajeuni, maître Oneille! Vous voilà avec des cheveux noirs; j'ai eu peine à vous reconnaître.

— Hélas! Monseigneur, répondit Oneille d'un air triste, je suis en deuil!

En effet, il avait perdu sa mère.

Les fermiers, qui à cette époque venaient vendre leurs denrées sur la place de la cathédrale, étaient surtout l'objet de ses mystifications.

Dieu sait quelles incommensurables couleuvres son aplomb sans pareil fit avaler à leur naïveté!

Un jour, l'un d'eux s'approche de lui:

— Connaissez-vous M. Oneille, le bedeau?

— Comment donc, c'est mon meilleur ami.

— Vrai? Y paraît qu'il est ben drôle, c'pas?

— Drôle! Y a pas de singe pour le battre.

— Sac à papier! que je voudrais t'y ben voir c't'homme-là!

— C'est facile, je peux vous le montrer tout de suite.

— Dites-vous ça pour tout de bon ?

— Beau dommage! Vous avez votre voiture? J'ai affaire au faubourg; conduisez-moi, vous le verrez tant que vous voudrez.

Et les voilà partis parcourant la ville en tous sens, Oncille faisant arrêter la voiture à chaque instant pour entrer dans les magasins, hélant celui-ci, causant avec celui-là, — tuant le temps à petites étapes.

Il avait dit à son conducteur avant de partir :

— Tâchez de le reconnaître: je vous laisserai deviner.

Mais le malheureux ne devinait pas, on sait pourquoi.

En revanche il guidait son cheval d'une main, et de l'autre se tenait les côtes.

Pendant le temps avançait.

— Sac à papier, dit-il en désespoir de cause, est-ce que nous le verrons pas bien vite, vot' monsieur Oncille ?

— Mais sapristi, vous êtes bien exigeant; voilà deux heures et demie que vous le regardez.

— Où ça ?

— Ici! c'est moi. Vous ne ferez pas fortune à deviner, vous!

On n'a pas besoin de se demander si le bon *habitant* faisait une tête.

— C'est égal, disait-il, quelques instants après, à ceux qui lui demandaient ce qu'il était devenu pendant tout ce temps; c'est égal, j'ai perdu une matinée, mais j'ai ben ri pour trois mois.

Autre anecdote.

— M'indiqueriez-vous où je pourrais acheter du son? lui demande, dans une autre occasion, un paysan à l'air niais, qui avait une poche à la main.

— Du son? fait Oncille avec empressement; vous ne pouviez pas mieux tomber, j'en vends.

— Vous en vendez ?

— Vous l'avez dit.

— Du bon ?

— J'en ai de plusieurs qualités; venez voir.

Et les voilà, l'un devant l'autre, à grimper les escaliers en spirale du clocher à lanternes de la vieille cathédrale.

— Diable! geint le campagnard tout essoufflé, vous le mettez ben haut, vot' son!

— Je le tiens à l'air, ça l'empêche de moisir.

Et le pauvre naïf montait toujours en grommelant :

— Aller remiser du son à c'te hauteur là! Ces gens de la ville ont des idées ...

Enfin, l'on atteint la cage du carillon.

— Ouf!... fait le paysan à bout d'haleine.

— Tenez, mon ami, dit Oncille en faisant tinter le battant d'une des cloches. Voici du son de différents prix, choisissez. J'en vends à tous les baptêmes et à tous les enterrements.

L'histoire ne nous dit pas lequel des deux dégringola plus vite les escaliers; du blagué ou du blagueur.

Une autre fois, comme Oncille se promenait à l'entrée de la ruelle qui conduit au parloir du séminaire, un autre *habitant*, qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la corde à tourner le vent, l'aborde en lui disant, le chapeau à la main :

— Respect que j'vous dois, Monsieur, pourriez-vous pas me dire par éous qu'on rentre au surnaire ?

— Vous avez envie de faire vos études? lui demande Oncille.

— Non, Monsieur, pas directement; je voudrais tant seulement voir mon neveu, un p'tit Bolduc de Beauport.

— Ah! vous êtes l'oncle du petit Bolduc de Beauport !

— Oui, Monsieur; vous le connaissez p'têt'e ben ?

— Si je le connais! Je suis le bedeau de la cathédrale: j'ai aidé à le recevoir prêtre dimanche.

— Il est reçu prêtre! C'est pas possible.

— Pourquoi pas ?

— Mais il vient d'entrer; y commence.

— Ca ne fait rien, ça; vous savez pas qu'ils font faire les études à la vapeur maintenant ?

— Tout de bon ?

— Eh! oui... par le *steam*. C'est une nouvelle invention américaine. Il n'y a rien de plus drôle. On vous déniaise un petit habitant de Beauport en quelques tours de roues.

— Vous blaguez !

— Ma parole d'honneur! Une machine rare, allez!

— Vous avez qu'à voir!

— Vous voudriez la voir ?

— Ma foi, c'est pas de refus. Y font-y payer pour ça ?

— Pour voir la machine, non; mais pour passer dedans, ça coûte quelque chose.

— Ça me surprend point. Ils ont-y essayé ça sur les grandes personnes ?

— Oui, mais il paraît que c'est pas fameux pour la santé.

— Comment ça ?

— Eh bien, la semaine dernière, ils ont déniaisé un habitant de Saint-Gervais; et le lendemain il a fallu aller chercher le docteur Painchaud.

— Pourquoi donc ?

— Il avait attrapé le torticolis à lire dans les astres.

— Tiens, tiens pas accoutumé !

— Justement.

— Eh ben, mon cher Monsicur, fait le brave homme, vous me croirez p'têt'è pas, mais, à la peine d'être ben malade moi étout, je donnerais la moiquie de ma terre pour me faire ... pour me faire instruire de c'te façon-là, moi.

— Vous n'avez pas besoin de ça, vous ; vous me paraissez un homme à votre aise...

— C'est vrai que j'ai de quoi ; mais, je peux ben vous le dire, à vous, là : si j'étais tant seulement assez instruit pour lire dans le *P'tit Albert*, comme j'en connais, j'aurais de l'argent, tenez ! de l'argent ... pour vous en donner, quoi !

— Vraiment ? c'est une idée, ça, fait Oneille le ton du plus haut intérêt ; vous n'êtes pas plus bête que vous en avez l'air, vous Eh bien, écoutez ; c'est pas de mes affaires, mais je ne veux pas que vous manquiez cette chance là. Je vais vous conduire chez le directeur. Vous m'excuserez si j'entre pas : nous avons eu quelque chose ensemble dernièrement. Mais vous vous arrangerez bien avec lui : il ne jure que par les gens de Beauport.

On se figure l'ahurissement du brave directeur — M. l'abbé Gingras — en présence de cet homme qui, cinq minutes après, lui parlait du "p'tit Bolduc reçu prêtre dimanche, d'invention américaine, d'un habitant de Saint-Gervais malade du torticolis et des mouvements à *steam* du suminaire".

Cette fois, l'on n'attendit pas jusqu'au lendemain pour faire venir le docteur Painchaud.

LOUIS FRECHETTE.

(*La fin au prochain numéro.*)

Notre distingué compatriote, M. Alfred De Sève, est à Montréal pour le temps des vacances avec Madame De Sève.

Nous publierons dans le premier numéro d'août du CANADA-REVUE : "Nuits d'Espagne," de J. Massenet, et "Rococo," Gavotte pour piano, par Ernest Jonas. "Nuits d'Espagne" est une romance qui a été chantée à Montréal avec beaucoup de succès par Madame Robert.

Il n'y a que les journaux publiés en langue française au Canada qui sont obligés de supplier leurs lecteurs de payer leurs comptes d'abonnement. Rien n'est plus déraisonnable que la négligence des abonnés, qui forcent l'administration des journaux à dépenser des milliers de piastres en frais de timbres et de collection. — *Le Matin*.

LA FETE DE LA FRANCE

L'usage de célébrer les anniversaires n'est qu'un effet prolongé de la reconnaissance, de la douleur ou de la joie. C'est une coutume par laquelle on consacre le retour annuel de quelque jour digne de mémoire qui sert à perpétuer le souvenir d'un fait heureux ou malheureux. Autrefois, en France, on le nommait *jour de souvenir*, et il semble que ce culte des disparus, que cet hommage rendu aux grands hommes ou aux grands événements, découle d'un sentiment inné chez les humains : celui de la justice. Toutes les fêtes ne sont que des anniversaires, mais ce n'est que dans le cœur de ceux qui sont éloignés de la Patrie que ces réminiscences présentent, selon le cas, le caractère d'un enthousiasme délirant ou d'un accablant désespoir.

Les Français fixés dans la province de Québec sont véritablement privilégiés. Alors que tous nos compatriotes résidant sur un point quelconque des deux hémisphères ne trouvent autour d'eux qu'indifférence pour ce qui se rapporte à leurs sentiments patriotiques, nous, nous sommes en famille, et nous voyons le drapeau tricolore flotter en permanence sur les cités canadiennes dont les habitants parlent notre langue. Non seulement notre colonie est assez nombreuse pour nous épargner les tristesses de la solitude au jour de notre fête nationale, mais, par surcroît, nous vivons au milieu d'un peuple qui se souvient de notre mère commune et qui l'aime, qui a conservé les traditions françaises, et dont le cœur vibre à l'unisson du nôtre. Aussi, le jour anniversaire de l'émancipation du monde, lorsque nous sommes pris d'un irrésistible besoin d'épanchement, que nous tendons les mains en jetant un regard joyeux sur ce qui nous entoure, les étrointes fraternelles que nous recevons, la vue des scènes qui se déroulent sous nos yeux, nous donnent la complète illusion de la patrie absente.

Nous devons d'autant plus témoigner notre gratitude aux Canadiens-français que leur attachement à la France se manifeste en toutes circonstances et résiste à toutes les attaques, malgré les calomnies que l'on répand sur elle, en dépit des rapports erronés que leur font des voyageurs ou des écrivains plus ignorants des choses dont ils parlent que mal intentionnés.

Il convient donc de détromper ceux qui, parmi les Canadiens-français, ajoutent foi à ces erreurs ou à ces calomnies.

Les principaux griefs que, faute de mieux, l'on fait à la France portent sur son organisation, ou plutôt sur sa forme politique et sur sa prétendue dissolution. Nous allons examiner ce qu'il y a de fondé dans ces griefs, en commençant par le dernier.

L'hypocrisie de quelques vieux roquentins, incapables de trouver un plaisir en dehors des jouissances bestiales, est la source où puisent les narrateurs de tous les effroyables récits sur la morale française. Ces sinistres vieux drôles aux instincts de porc, ressemblent aux deux juges de la Bible, qui, ne pouvant outrager la chaste Suzanne, l'accusent de lubricité.

Paris a des cloaques, des lieux de débauche, des réceptacles d'infamie, c'est vrai. Mais ce qui est non moins

vrai, c'est que ces autels du vice sont presque uniquement desservis par des personnages exotiques, reconnaissables à leur teint bistré ou à leur barbe blondasse. Les uns ont un langage abondant en consonnes gutturales, les autres possèdent un *th* inimitable. Ce qui caractérise les premiers, c'est une mise riche, mais de mauvais goût, rehaussée par des bagues en *toc*, un plastron de chemise agrémenté de bouchons de carafe faisant fonctions de diamants, un gilet clair garni d'une énorme chaîne — quelquefois en or — laquelle soutient d'inconcevables breloques.

Les seconds se dénoncent par le ridicule de leur habillement, leur raideur, leur impolitesse, et surtout par l'af-fichage outré d'une excentricité poseuse. Ce qui est commun à ces deux catégories de voyous cosmopolites, c'est la sottise. Ils sont bien bottés, bien gantés, bien pommadés, bien frisés, bien coiffés et bien écervelés. Ils ont tout sur la tête, mais rien dedans.

Ces ambulants, parmi lesquels on trouve des pères de famille et des personnages considérables, vont à Paris pour exécuter les orgies que leur imagination dépravée a conçues; puis, *vantés*, le cercelet vide et la bourse plate, ils rentrent vertueusement chez eux anathématiser la France qu'ils rendent responsable de leurs turpitudes.

Mais si Paris a des égouts, il a aussi des sanctuaires. A côté du petit nombre qui se vautre publiquement dans la fange, il y a la multitude qui pense, qui travaille et qui prie. A côté des vierges folles, il y a des vierges sages. Jenny l'ouvrière n'est point une figure légendaire. Il y a dans ce Paris un nombre incalculable de jeunes filles isolées, pauvres, qui, courbées sur un absorbant ouvrage de couture fine, ne gagnent que trente ou quarante sous pour une journée de quinze heures! Et elles vivent honnêtement avec ce salaire. Croyez vous qu'elles sont maussades ou en proie à de dissolvantes pensées envieuses? Allons donc! Pourvu qu'il leur soit possible de placer leur table à ouvrage près d'une fenêtre grande comme une ardoise d'écolier, qu'elles aient un pot de fleurs sur l'appui de cette fenêtre et un mince espace pour y émietter du pain destiné aux moineaux du voisinage, elles se déclarent satisfaites et ne demandent à Dieu que la santé. Lorsque la nécessité les oblige à sortir, elles trottent sur l'asphalte comme souris en grenier. L'œil allumé, le nez au vent, la lèvre humide, pas de chapeau sur la tête mais une fleur ou un ruban dans les cheveux, elles s'arrêtent aux devantures, s'exclament devant les étalages, regardent les passants droit dans les yeux, et sont promptes à habiller d'une épithète énergique le polisson qui veut les lutiner.

Ces allures scandalisent les étrangers, qui sont pour la plupart habitués à un maintien composé en public, quitte à abandonner la bête humaine à ses passions lorsqu'ils sont à l'abri des regards du monde.

De là vient l'équivoque.

Et bien, ces jeunes filles demeurent pures. Elles sont déshonorées mais non perverties; pauvres mais non misérables; et le jour où elles trouvent un brave garçon qui leur plaît, elles se laissent épouser. N'ayant pour toute richesse que la vertu, elles estiment, avec raison, que c'est un apport dotal qui en vaut bien un autre.

L'immense majorité de la population masculine est aussi étrangère que ces jeunes filles à l'élément *nocent*.

L'horreur que Paris inspire aux bonnes âmes est donc tout simplement chimérique. Admettons que le bataillon du libertinage soit composé de vingt-cinq mille individus mâles et femelles, chiffre exagéré à dessein, on trouvera que la proportion, sur une population de deux millions et demi d'habitants, est de un pour cent. Aucune grande ville, malgré la rigueur des lois, ne peut éviter le fléau de l'immoralité. Avec deux mille débauchés seulement, la proportion serait la même à Montréal qu'à Paris. La seule supériorité des autres capitales sur Paris, c'est la dissimulation et la négation officielles de leurs vices, mais c'est tout.

Je suppose et je souhaite que la ville de Montréal ne recèle pas deux mille galvaudeux des deux sexes; cela n'empêche qu'elle soit aussi un objet de terreur pour les gens des paisibles paroisses qui y envoient leurs enfants, et que cette terreur n'est pas plus fondée que celle inspirée par Paris à ceux qui ne le connaissent pas, ou qui le méconnaissent.

Voilà comment, par aberration ou par malveillance, on enveloppe dans la même réprobation toute une ville ou toute une nation qui a le malheur d'être assez lumineuse pour attirer les phalénites du monde entier.

Pour ce qui concerne la forme du gouvernement que la France s'est librement donné, j'ai remarqué que les nations que la chose intéressait le moins étaient précisément celles qui s'en occupaient le plus. Mais avant de passer une rapide revue de l'œuvre de la République, qu'on me permette de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de l'œuvre de la Révolution.

Le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille, a été choisi par la France, en 1880, comme un jour de fête nationale; non parce que cette action rappelait un fait d'armes glorieux (rien n'a été plus facile que la prise de cette forteresse défendue par une poignée d'invalides), mais en souvenir de la destruction irrévocable du plus odieux symbole monarchique. L'effet moral de cette journée a été si grand, que sans elle la nuit du 4 août n'eût pas marqué la fin du régime féodal.

14 juillet et 4 août 1789! Voilà les dates glorieuses de la Révolution à opposer au 2 septembre 1792, aux 21 janvier et 16 octobre 1793 qui en sont les dates honteuses.

C'est parce que la Bastille a été prise le 14 juillet et rasée le lendemain que l'Assemblée Constituante abolit, le 4 août, tous les privilèges abusifs et condamnables de l'ancien régime et qu'elle dut voter dans sa séance de nuit :

L'abolition de la qualité de serf;

La faculté de rembourser les droits seigneuriaux;

L'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires;

L'abolition des juridictions seigneuriales;

La suppression des droits exclusifs de chasse, de colombier, de garenne;

Le rachat de la dîme;

L'égalité des impôts;

L'abolition de la vénalité des offices;

La destruction de tous les privilèges de villes et de provinces ;

La réforme des jurandes ;

La suppression des pensions obtenues sans titres.

Sur ces débris, les hommes de la Révolution ont forgé des lois multiples dont les plus sages sont :

Le droit pour la nation de décréter les lois et les impôts ;

L'égalité pour tous devant la loi ;

L'organisation des municipalités ;

La division de la France en départements ;

La réforme des vices du code criminel ;

La responsabilité des ministres ;

L'abolition de la gabelle, ou impôt sur le sel ;

La liberté de la presse et de la tribune ;

Enfin, l'affirmation des droits de l'homme.

Ajoutez à cela une constitution sage, ferme, prévoyante, éclairée, et vous aurez une idée des bienfaits qui nous viennent de cette Révolution tant décriée par ceux qui ne savent pas lire, par ceux qui voudraient bien recouvrer les privilèges monstrueux dont jouissaient leurs ancêtres ou leurs devanciers, et par les imbéciles que quatorze siècles d'esclavage ont à jamais plongés dans l'abrutissement.

Sauf ces exceptions aussi bruyantes que minimes, tout le monde en France approuve la Révolution et sa conséquence logique, inévitable : la République. Que ce mot de république ait un écho effrayant dans les cœurs abusés, je le conçois : les ambitieux affamés du pouvoir ont tout intérêt à faire naître la crainte chez les gens crédules. Mais ce que je ne conçois pas, c'est que des nations étrangères — il y en a — forment des vœux pour une restauration monarchique en France. La République n'a pourtant rien de bien effrayant. Elle a pris le pouvoir à un des moments les plus critiques de notre histoire, alors que tout était en ruines. Vaillante et forte, elle a tout relevé, tout réglé, tout protégé. L'armée décimée est devenue l'armée la plus instruite et la plus puissante du monde entier ; le trésor, épuisé par les frais fantastiques de la guerre ajoutés aux *cinq milliards* d'indemnité à l'Allemagne, a pu se remplir sans provoquer de crise notable ; l'Instruction publique a été organisée de telle façon qu'il n'y a pas un seul homme de trente ans illettré ; les Arts, les Sciences, les Lettres fleurissent plus que jamais ; le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture, au moyen d'un enseignement spécial, ont reçu une impulsion favorable à leur utile développement ; la Banque de France a dans ses caves plus d'un milliard et demi en or ; la rente de 3 pour cent est au pair, ce qui ne s'est jamais vu ; le crédit public est à toute épreuve ; le budget s'équilibre sans obstacles, et le rendement des impôts pour 1891 a donné une plus-value de quarante-huit millions ! La République est si dégagée de toutes préoccupations intérieures et extérieures que le président Carnot vient de signer le décret créant une nouvelle exposition universelle en 1900. Cette prospérité, cette paix, cette sagesse profondes ont fait dire à tous les esprits d'élite, à la tête desquels se place Sa Sainteté Léon XIII, que la République française peut et doit réunir tous les suffrages. Et quelques brailards mécontents auraient assez de crédit

pour salir cette République chez elle ou au dehors ? Ce serait insensé !

En ce jour consacré à la gloire et à la grandeur de la France, je pousse un double cri qui sera répété, j'en ai la douce espérance, par tous ceux qui veulent le progrès, par tous ceux qui comprennent que la France n'agit pas seulement pour son compte, mais que ses exemples, ses luttes, ses efforts, ses travaux sont profitables à tous les peuples, parcequ'elle marche comme la Vierge de Byzance : les deux bras ouverts au genre humain.

Vive la France ! Vive la République !

HENRI ROULLAUD.

Québec, 14 Juillet 1892.

A TRAVERS LA PRESSE

La taxe directe frappe tous les citoyens moins les prêtres. Pourquoi cette préférence envers tant de curés qui nagent dans l'abondance, tandis que tant de pauvres gens gémissent dans la gêne et paient cependant les impôts. C'est un privilège inique et insolent que la tourmente révolutionnaire a fait disparaître de France ; c'est un reste de barbarie qui ne devrait plus être en honneur sur la terre d'Amérique. — *L'Echo des Deux Montagnes*.

Toutes les propriétés foncières possédées par l'élément religieux : églises, couvents, chapelles, fermes, métairies, collèges, etc., etc., tout devra fournir sa part proportionnelle. Il suffira, nous en avons l'intime confiance, que la patrie, par la bouche de ses législateurs, demande ce dont elle a besoin pour sauver son honneur, pour que l'élément religieux se lève en masse et dise : " Oui ! nous voulons donner l'exemple et payer aussi notre part de la dette de la patrie ! " — *Le Moniteur du Commerce*.

L'Etendard se donne un mal du diable pour prouver à ses lecteurs que la corporation du Séminaire de St. Sulpice est pauvre. Ce n'est vraiment pas la peine, tout le monde sait ça. A part une vingtaine de millions connus, un chiffre innombrable de bons au porteur consentis par les municipalités, et les immeubles achetés par des prête-noms, le séminaire ne possède rien, moins que rien. Ces bons messieurs n'ont pas même assez d'argent de poche (*loose cash*) pour acheter des catalogues et payer des taxes. Aussi nous leur conseillons de changer d'état, et de se mettre dans l'industrie, au lieu de faire dans les immeubles et les prêts d'argent. En premier lieu, ils réaliseraient de grands bénéfices, et ensuite ils donneraient du travail à un grand nombre d'ouvriers qui sont forcés de s'expatrier par la misère, et précisément à cause de la concentration des capitaux entre les mains des prêteurs sur hypothèques. Nous sommes vraiment désolés de voir que les messieurs de Notre Dame suintent la misère par tous les pores, et nous sommes affligés, avec les lecteurs de *L'Etendard*, de sentir qu'ils manquent de tout quand il leur serait si facile de faire beaucoup d'argent.

Assemblée générale annuelle des actionnaires

DE

La Banque Jacques-Cartier

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque Jacques-Cartier a été tenue, mercredi le 15 juin, au bureau principal de la banque, en cette ville.

Étaient présents : le président, MM. A. Desjardins, M. P. ; A. S. Hamelin, vice-président ; et MM. L. Huot, D. Laviolette, A. L. de Martigny, H. Beaugrand, Armand Prévost, J. Melançon, Thomas Gauthier, R. Forget, H. Desjardins, L. A. Huot, J. E. Beaudry, Z. Chapleau, R. Roy et autres.

M. A. Desjardins ayant été appelé au fauteuil et M. A. de Martigny prié d'agir comme secrétaire, le rapport de la dernière assemblée est lu et approuvé.

Le président lut ensuite le rapport suivant présenté par les directeurs sur leurs affaires de l'année écoulée :

MESSIEURS,

Le bureau d'administration a l'honneur de vous soumettre son rapport, ainsi que l'état de situation de cette Banque à l'expiration de l'année écoulée le 31 mai dernier.

Balance des profits et pertes le 30 mai 1891....	\$19,044 61
Profits de l'année écoulée, déduction faite des frais d'administration et des pertes subies et à subir...	56,260 29
	<u>\$75,304 90</u>

A déduire :	
Dividende 3½, 1 ^{er} dec. 1891....	\$17,500 00
Dividende 3½, 1 ^{er} juin 1892.	17,500 00
Porté au fonds de réserve...	25,000 00
	<u>\$60,000 00</u>
Balance.....	<u>\$15,304 90</u>

Les chiffres qui vous sont soumis avec ce rapport démontrent que notre institution continue à progresser et à se développer dans des conditions très satisfaisantes.

Après avoir effacé les pertes subies par suite de la dépression commerciale que nous avons signalée l'année dernière, et fait provision pour les pertes à subir, nous avons pu fortifier notre réserve d'une somme additionnelle de \$25,000.00, ce qui établit présentement ce compte à 35 p. c. du capital, tout en laissant encore pour être attri-

buée ultérieurement une balance à crédit des Profits et Pertes de \$15,304.90.

Nous aimons à mettre en regard quelques chiffres détachés des deux derniers états de fin d'année.

Les dépôts au 31 mai 1891 se montaient en total à....	\$1,675,258 00
Ils s'élevaient au 31 mai 1892 à la somme de..	2,090,412 00
Les billets escomptés en 1891 s'élevaient à....	1,829,268 00
Et au 31 mai 1892 à....	2,529,718 00
Soit, augmentation des dépôts.....	415,154 00
Et de l'escompte.....	700,450 00

Par contre, les billets en souffrance qui se montaient l'année précédente à \$83,231.00 sont diminués à la fin de l'année présentement écoulée à la somme de \$6,297.00.

Les opérations de nos succursales et agences se sont augmentées dans les mêmes proportions que celles du Bureau Principal, et deviennent une source de plus en plus féconde de revenus.

Nous avons été vivement sollicités à diverses reprises d'établir de nouveaux bureaux dans les localités qui s'offraient à nous avec d'excellentes perspectives, mais à cause du montant limité de notre capital qui restreint forcément la circulation de nos billets nous privant par là même de l'agent le plus favorable à l'expansion des affaires d'une banque, nous avons cru devoir nous refuser, pour le moment, de nous rendre à cette invitation.

Le bureau principal, et les diverses succursales ont été soigneusement inspectés, et l'administration est particulièrement heureuse cette année de nous témoigner du zèle, de la prudence et de l'intelligence avec lesquels le Directeur-Gérant, l'Inspecteur et les autres officiers de la banque ont coopéré pour amener le résultat dont vous vous réjouissez, sans doute, avec nous.

Tous les directeurs actuels sortent de charge, la loi permet leur ré-élection.

Le tout respectueusement soumis.
(Signé)

ALPHONSE DESJARDINS,
Président.

BILAN GÉNÉRAL DE LA BANQUE JACQUES CARTIER

MARDI SOIR, 31 MAI 1892.

ACTIF

Espèces.....	\$ 36,090 09
Billets de la Puissance...	108,943 00
Billets et chèques d'autres banques.....	159,776 36
Dû par d'autres banques en Canada.....	16,251 20

Dû par d'autres banques en pays étrangers	36,044 39
Dû par des succursales de la Banque et par d'autres agences du Royaume-Uni	27,577 38
Fonds de garanti pour circulation.....	10,235 60
Prêts à demande sur actions, autres valeurs publiques, etc.....	510,362 04
Montant immédiatement réalisable.....	\$ 905,280 06
Prêts et escomptes courant.....	2,019,356 82
Billets escomptés dûs et garantis.....	2,226 23
Billets en souffrance....	4,070 99
Créances en liquidation	92,832 78
Créances hypothécaires	68,486 34
Propriétés foncières....	106,629 52
Édifices de la Banque...	82,415 00
Ameublement.....	19,840 72
	<u>\$3,301,138 46</u>

PASSIF

Fonds capital.....	\$ 500,000 00
Fonds de réserve	175,000 00
Profits et pertes, balance disponible	15,304 90
Dividende No. 53, 3½ p. c. payable le 1 ^{er} juin 1892.....	17,500 00
Dividendes non réclamés.....	1,493 36
Total dû aux actionnaires	709,298 26
Billets de la Banque en circulation.....	408,813 00
Dépôts ne portant pas intérêt.....	631,957 23
Dépôts portant intérêt.	1,458,455 17
Dépôts du gouvernement fédéral.....	19,887 17
Dépôts du gouvernement provincial.....	50,000 00
Balances dues à des succursales de la Banque	19,247 29
Balances dues aux autres banques.....	8,480 34
	<u>\$3,301,138 40</u>

Etat des profits pour l'année expirant le 1^{er} juin 1892

DR.

Dividende No. 52 de 3½ p. c. payé le 1 ^{er} décembre 1891.....	\$17,500 00
Dividende No. 53 de 3½ p. c. payable le 1 ^{er} juin 1892.....	17,500 00
Porté au fond de réserve	25,000 00
Balance au Crédit du Compte Profits et Pertes, 31 mai 1892...	15,304 90
	<u>\$75,304 90</u>

CR.	
Balace au Crédit du Compte Profits et Pertes, 31 mai 1892...	\$19,044 61
Profits nets pour l'année, déduction faite des frais d'admi- nistration, Intérêt sur Dépôt, Profits et Per- tes probables.	56,260 29
	\$75,304 90
A. L. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant.	

Proposé par M. Desjardins, le président, appuyé par M. L. Huot :

Que le rapport qui vient d'être soumis soit approuvé et imprimé pour l'usage des actionnaires.—Adopté.

Proposé par M. H. Beaugrand, appuyé par M. Armand Prévost :

Que des remerciements soient votés au président, au vice-président et aux officiers de la banque, pour les services qu'ils ont rendus à cette institution pendant l'année qui vient de s'écouler.—Adopté.

Proposé par M. Jos. Melançon, appuyé par M. Thomas Gauthier :

Que cette assemblée se plaie à reconnaître la manière satisfaisante avec laquelle le directeur gérant, l'inspecteur, les gérants des succursales et les autres officiers de la banque ont rempli leurs devoirs.—Adopté.

On procède ensuite à l'élection des nouveaux directeurs.

Après le dépouillement du scrutin, les messieurs dont leurs noms suivent furent déclarés élus directeurs : M. A. Desjardins, A. S. Hamelin, L. Huot, D. Lavolette et A. de Martigny. Ces messieurs formaient le bureau de direction, l'année écoulée.

  une réunion du nouveau bureau de direction, M. A. Desjardins a été élu président ; M. A. S. Hamelin, vice-président ; et M. A. L. de Martigny, directeur-gérant.

Prenez le Temps de lire ce qui suit

AU PUBLIC EN GENERAL

  l'époque des vacances d'été je me fais un plaisir d'annoncer à ma nombreuse clientèle que les facilités de fabrique que je possède me permettent de vendre deux piano de première classe au prix d'un seul piano américain.

La Compagnie d'Exposition de Montréal vient de m'accorder les plus hauts diplômes, et les nombreux certificats qui m'ont été octroyés spontanément par un grand nombre d'institutions religieuses du pays, ainsi que

des centaines d'autres venus de tous les points du pays, prouvent la supériorité du piano Thomas F. G. Foisy sur ses concurrents. Il n'y a rien d'extraordinaire en ce fait. Avec des matériaux de premier choix importés d'Europe et des  tats-Unis, et des ouvriers embauchés dans les meilleures fabriques de New York, Baltimore, Boston et autres grandes villes américaines, à des prix excessivement élevés, il serait surprenant qu'on ne pût fabriquer au Canada d'aussi bons instruments que dans les autres pays.

Le plaquage double et croisé dont je me sers empêche le bois de travailler ou de fendre, quelle que soit la température à laquelle le piano est soumis.

J'ai toujours en magasin au moins 25 sortes de bois précieux importés de tous les pays du monde, et pour prouver à mes compatriotes qu'il n'y a aucune mystification de ma part, je sollicite la faveur d'une visite à mes grands ateliers, au No. 214 rue Papineau, où les personnes pourront constater *de visu* que mes avancés sont parfaitement d'accord avec la réalité. Je demande plus spécialement la visite des professeurs, et ensuite ils pourront témoigner que ce que je dis est vrai, et rendre pleine justice à un citoyen qui prend toutes les mesures possibles pour doter son pays d'une industrie qui n'existait pas il y a quelques années, et qui donne l'aissance à des centaines de familles.

Les visiteurs qui me feront l'honneur de se rendre jusqu'à ma fabrique seront reçus avec empressement, et guidés par des hommes compétents pour donner tous les renseignements désirables sur la fabrication des pianos. Le Canada peut aujourd'hui rivaliser avec succès avec aucune fabrique américaine sous le rapport de la qualité des pianos, et ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'y a rien d'étonnant à cela.

Avec le capital, l'esprit d'entreprise, la main d'œuvre experte et les matériaux convenables, l'on doit forcément faire aussi bien sinon mieux que les autres. Voilà pour la qualité des instruments fabriqués au Canada.

Les droits imposés sur les pianos américains nous permettent de fabriquer à des prix qui défient toute compétition étrangère, et nos conditions sont tellement faciles que nos concurrents canadiens abandonnent la lutte contre nous.

Afin de prouver au public, ma bonne foi, si le piano Thomas F. G. Foisy n'est pas tel que décrit et garanti, je m'engagerai à le faire transporter à ma fabrique à mes propres frais et   le remettre en ordre parfait.

Si le client n'est pas satisfait, je le changerai sans dépenses ultérieures

pour un piano du même style. Ma solvabilité est assez bien établie pour que les agences de commerce et les banques puissent donner toutes les garanties requises par les plus exigeants. Avant d'acheter un piano, venez me voir, je vous donnerai pleine et entière satisfaction. J'ai besoin d'agents actifs dans tout le Canada. Demandez des catalogues et les conditions de vente, en vous adressant à THOMAS F. G. FOISY, fabricant de pianos et orgues, 214 rue Papineau, Montréal.

Téléphone 7227 et 1700.

N. B.—Les personnes qui désirent visiter la fabrique peuvent prendre les chars des rues Notre-Dame, Craig, Ste Catherine ou Ontario, qui traversent tous la rue Papineau.

—M. TH. CHIVE, le pharmacien français, a transport  son établissement au No 46 rue Lacroix, et il espère que ses clients n'oublieront pas l'adresse de sa nouvelle maison.

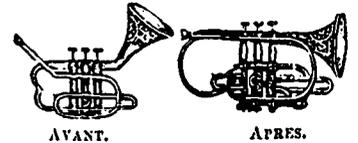
TRUDEL & DEMERS

—LIBRAIRES, PAPETIERS—
Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Drs. MATHIEU ET BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES
112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen des procédés les plus perfectionnés.



GEORGE VIOLETTI
Fabricant et importateur
D'Instruments de Musique
Il s'occupe de l'entretien et réparations de toutes sortes.
63 5 rue Notre-Dame, MONTREAL.

ARCHAMBAULT

—Photographie Artistique—
1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

ALCIBIADE BEIQUE,

Organiste de Notre-Dame,
Professeur de PIANO et d'ORGUE,
39a rue St. Denis, MONTREAL.